SUPPLÉMENT
A LA REVUE DE MYCOLOGIE
Directeur : Roger HEIM
De l'Institut

Mémoire hors-série N° 7 — 1er JUIN 1959

COMMONWEALTH MYCOLOGICAL INSTITUTE

LES CHAMPIGNONS ET NOUS

Par Georges BECKER

(II)

LABORATOIRE DE CRYPTOGAMIE
DU MUSEUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
12, rue de Buffon, Paris (Ve)

AVANT-PROPOS

■

Puisque la Revue de Mycologie me fait l'honneur assez redoutable de réunir en recueil une nouvelle suite de mes chroniques, je me dois de présenter à mes lecteurs quelques excuses. En effet, un recueil n'est pas un livre, et celui-ci manifeste un défaut considérable : j'ai toujours écrit ces articles au gré de ma fantaisie, en oubliant toujours ceux qui avaient déjà paru. De là des thèmes que j'ai repris peut-être un peu trop souvent, de là aussi quelques répétitions sinon dans la forme au moins dans la substance, les mêmes pensées me tourmentant sans cesse, et me revenant à l'esprit comme des leitmotive dont je ne suis pas le maître. Seule l'humeur du moment leur assure une variété qui n'est peut-être pas toujours suffisante.

Si j'ai le droit d'être pardonné, ce sera seulement parce que tout ce que j'ai écrit ici procède d'une passion sincère et exigeante, et parce que j'ai constamment cherché à légitimer en raison l'exercice d'une science que certains trouvent inutile et ridicule. Je voudrais donner à la Mycologie une bonne conscience et une haute idée d'elle-même, et ce faisant rendre leur courage à ceux qui parfois sont tentés de le perdre.

Et je conviens aisément que ces chroniques appartiennent à un genre un peu hybride. Elles ne sont pas à proprement parler scientifiques, puisqu'elles enseignent peu de chose, ni vraiment philosophiques, puisqu'elles n'obéissent à aucun système. Sans parler de leur style, si elles en ont un, que les uns trouveront trop lourd et les autres trop léger. Enfin, qu'on les prenne comme elles sont et comme je les prends moi-même. En en relisant les épreuves, je me suis trouvé incapable d'y apporter le moindre changement, non par vanité d'auteur, mais parce que chacune est le reflet d'un moment de mon esprit sur lequel je ne peux revenir et que je ne peux recréer. Bien sûr, une méthode plus rigoureuse serait souhaitable, mais je n'ai pas de méthode, et ces réflexions toutes spontanées n'ont pas assez d'importance pour qu'il vaille la peine d'en dire davantage. Un mot seulement : ces chroniques sont avant tout un effort d'amitié, et s'adressent aux quatre coins du monde à tous ceux qui les ont accueillies avec une faveur qui m'a fait un devoir de les continuer.

G. B.

LES CHAMPIGNONS ET NOUS

LE MYCELIUM, CET INCONNU

Il faut voir avant de penser. C'est une méthode un peu lente et modeste, mais elle vaut mieux que celle qui consiste à penser d'abord et à conformer ensuite les choses aux idées qu'on s'est faites, ce qui est vivre à côté du monde. C'est ce que j'ai mieux compris que jamais tout dernièrement en contemplant le sol d'une sapinière couvert de quelques millions de Marasmius perforans. Ils étaient tant et tant que l'air était imprégné de leur fétidité toute personnelle. C'est là un champignon bien ordinaire, sans vertu spéciale, commun, pas très joli, et dont il n'y a vraiment rien à dire, sinon qu'on aimerait autant en voir d'autres à sa place. Ce foisonnement avait même quelque chose de si mécanique qu'il donnait l'impression d'absurdité un peu sinistre du travail à la chaîne dans l'industrie d'aujourd'hui.

Cependant, puisqu'ils étaient si nombreux, c'était le moment de les voir vraiment de près. J'en ai récolté quelques-uns, et chaque fois que je tirais la petite tige noire, elle entraînait avec elle son aiguille d'épicéa. C'est de là qu'a jailli pour moi la lumière, comme pour Newton quand il vit tomber une pomme, et toutes proportions gardées, évidemment. Car ma petite découverte ne risque aucunement d'ébranler notre conception du monde. Tout juste pourra-t-elle nous inciter à méditer un peu mieux le problème des mycéliums, dont Quélet montrait déjà l'importance et la difficulté.

Voici donc ce que tout le monde peut constater : Chaque Marasmius perforans occupe une aiguille, et rien qu'elle. De toute évidence, son mycélium s'en nourrit et ne va pas plus loin. De plus, ce sont seulement les aiguilles neuves qui portent ce petit cham-

pignon, et malgré d'infinies recherches, je n'ai jamais vu une aiguille porter à la fois M. perforans et Mycena vulgaris, par exemple, qui est également acicole. Et les vieilles aiguilles n'en portent jamais, non plus que celles qui sont à demi enterrées.

C'est une chose sèche et dure qu'une aiguille de sapin, et qui se décompose fort lentement. Pour qu'elle finisse en terreau — que les horticulteurs appellent sapinette — il faut qu'elles soient digérées bien des fois par toutes sortes d'organismes. Il faut admettre que Marasmius perforans est le premier de la série, et que ses spores répandues partout envahissent aussitôt que le temps est propice les aiguilles qui tombent sans cesse des branches. On peut s'en assurer en ouvrant les aiguilles qui portent des champignons : elles sont molles et pleines d'une gaze blanchâtre bien caractéristique.

Ne peut-on admettre que M. perforans ayant tiré de l'aiguille de sapin tout ce qu'il pouvait, l'abandonne à d'autres occupants? On voit assez de petits champignons éphémères qui ont le même habitat et continuent sans doute le travail de réduction. Toute cette florule est superficielle et ses mycéliums ne sont jamais enterrés, mais individuels et contenus dans l'étui étanche d'une aiguille.

Maintenant, faites une expérience. Enfoncez vos doigts dans les aiguilles et soulevez-en une bonne épaisseur. Vous verrez qu'elles forment une sorte de gâteau continu, cohérent et léger. C'est parce qu'elles sont pourries, diront les âmes simples. Autant déclarer que l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive. Regardez de près, et vous verrez que toutes les aiguilles qui composent cette masse spongieuse sont reliées entre elles par des filaments, des cordonnets, des rhizoïdes, des duvets de toutes les longueurs, de toutes les couleurs et de toutes les formes. Ce sont les mycéliums en liberté, et dans l'état actuel de la science, il nous est impossible de les analyser et de les distinguer les uns des autres. L'essentiel du végétal, chez les champignons, est si peu individualisé que ni nos yeux ni nos microscopes ne peuvent l'atteindre. Nous sommes en plein mystère, et la science moderne se tait encore sur ce chapitre. Je sais bien qu'on cultive dans les laboratoires en cultures pures d'innombrables mycéliums et qu'on en tire des enseignements de premier ordre. Mais dans la

nature nous sommes encore aveugles, et nous ne pouvons rien dire de ce que nous voyons. Ceux qui cultivent les mycéliums dans des tubes sont comme des policiers qui étudieraient les criminels dans leurs cellules : ils saisiraient bien leurs comportements, mais ne prouveraient jamais leur culpabilité.

Aussi faut-il faire comme les détectives qui procèdent du visible à l'invisible. Le visible, c'est le carpophore. L'invisible et l'inconnu, c'est le mycélium. Nous savons déjà lesquels occupent les premiers la surface de l'humus sans cesse renouvelé par la chute des débris végétaux. Il y a un moyen d'aller plus avant. C'est de déterminer à quelle profondeur se situe chaque espèce de mycélium, et on y arrive en mesurant délicatement jusqu'où s'enfoncent les stipes, car leur base doit être au niveau de leur naissance, c'est-à-dire au niveau où le mycélium est dans toute sa vigueur. On constate ainsi que les champignons ont des habitudes bien différentes. Celui de Tricholoma nudum est presque superficiel au moment de la fructification et disparaît après. Celui de Clitocybe nebularis est à trois centimètres, celui d'Agaricus sylvicola à quatre, celui d'Agaricus sylvaticus à six ou même dix, si bien que souvent le carpophore arrive à peine à atteindre le jour. On pourrait déduire d'un nombre suffisant d'observations de ce genre une loi sur le degré de décomposition de l'humus exigé par chaque espèce.

On remarquerait aussi que toutes les espèces qui poussent en cercles sous les sapins — elles sont fort nombreuses — sont saprophytes. Si c'est sous les sapins qu'elles poussent et pas ailleurs, c'est que le terreau de sapin, très acide d'une part et d'autre part très riche en micro-éléments chimiques, convient à beaucoup d'espèces qui ne trouvent qu'en lui le je ne sais quoi qui leur est nécessaire.

Il y aurait là tout un chapitre, et sans doute pas le moins étonnant, de la phytosociologie. Nous pourrions savoir quels sont les mycéliums qui tolèrent de coexister, ceux qui succèdent à tels autres, ceux qui par la production probable d'antibiotiques s'excluent absolument.

Enfin, on pourrait s'aventurer à déterminer une fois pour toutes quels sont les champignons mycorhiziques et quels sont les saprophytes purs. Ceux qui poussent en cercles réguliers sont à

peu près certainement des saprophytes exclusifs, car on ne peut imaginer qu'ils trouvent partout, sans solution de continuité, les radicelles qui seraient nécessaires à leur existence. Au contraire, ceux dont nous savons déjà de source sûre qu'ils sont mycorhiziques, comme les Bolets et une grande partie des Russules ou des Lactaires, ne forment jamais de cercles. Dans un petit travail précédent, j'avais noté le fait que le Boletus edulis croît en éventail. On peut s'en rendre compte en piquant dans la terre deux ou trois ans de suite des bâtons dans une place où on le récolte régulièrement, à tous les endroits où on en a cueilli un. Il ne m'est pas venu à l'esprit à l'époque que le mycélium suivait le trajet des racines qui affectent la même forme.

Mais il ne faut rien généraliser. Russula alutacea est manifestement liée ici aux racines des Hêtres, comme Boletus edulis. Amanita muscaria aux racines des épicéas ou des bouleaux comme Boletus luteus à celles des pins. Mais Russula puellaris, Lactarius camphoratus, Boletus piperatus, Amanita fulva sont — ou peuvent être — saprophytes. Précisément ce sont là quatre genres dont la germination des spores est quasi impossible à obtenir en laboratoire, et les misérables cultures qu'on en obtient parfois ne consentent jamais à fructifier. Tandis que les espèces ou les genres absolument saprophytes comme les Coprins, les Agarics, les Polypores, sont assez dociles. Remarquons aussi que les Bolets, les Russules ou les Lactaires certainement saprophytes sont de taille très réduite, comme si on avait affaire à des formes quelque peu régressives.

Enfin, si j'ai placé le cœur de cette petite étude dans une sapinière, c'est parce que cette formation forestière est le théâtre idéal de l'observation mycologique. Aucune végétation de sous-bois — strate herbacée en patois — n'empêche de voir ce qui se passe. La régularité du sol permet aux mycéliums de se développer sans accidents, et les fructifications y prennent une valeur démonstrative qu'on retrouve bien moins sous les feuillus.

Ce travail n'est que l'amorce d'une discussion, et devrait inciter d'autres mycologues à multiplier et à vérifier des observations du même genre. Il pourrait un jour ou l'autre en sortir une synthèse utile et peut-être inattendue.

LES ESPECES-FANTOMES

Que ne suis-je Anglais, pour avoir le plaisir de croire aux fantômes ! Ces spectres vêtus de draps de lit apportent certainement à l'existence si plate qu'on mène de nos jours une utile fantaisie. On prétend même qu'en Grande-Bretagne une maison hantée par les fantômes se vend pour rien. Il me semble pourtant qu'elle devrait jouir d'une plus-value considérable pour fournir à ses habitants des distractions d'un si haut goût !

Nous autres, qui ne sommes que Français, cartésiens par surcroît, nous ne nous connaissons de fantômes que dans les livres de Mycologie, où les espèces fantômes surabondent. Et loin d'y prendre plaisir, nous y voyons un objet de scandale. Ce terme est l'expression du plus profond mépris et nous marquons de ce signe infâmant toutes les espèces qui nous paraissent hétérodoxes, comme les grammairiens d'Alexandrie notaient d'un obel les vers de l'Odyssée qu'ils supposaient interpolés. Des vers-fantômes, en vérité...

En y regardant de plus près, ce terme d'espèce-fantôme est lui-même bien vague et bien fantomatique. Que désigne-t-il en réalité? Une troupe hétérogène d'espèces mal décrites, ou mal vues, ou mal interprétées, ou confondues, ou confuses, ou synonymes, ou jamais retrouvées. Et voici où notre embarras commence, et notre scrupule aussi. Des espèces mal décrites, il y en a à foison, et je ne suis tout de même pas assez réactionnaire pour nier qu'une description de Russule ou d'Inocybe par Fries laisse un peu rêveur. Des espèces mal vues, il y en a aussi un bon régiment. Sans aller jusqu'à prétendre comme un illustre contemporain qu'a priori tout ce qui a été vu autrefois a été mal vu, on peut reconnaître que nos anciens ne voyaient pas tout ce que nous voyons, et voyaient parfois ce que nous ne voyons plus. Les espèces mal interprétées sont le fait des compilateurs, « genus horrendum », et elles encombreront les tables de synonymies jusqu'à la fin du monde. Les espèces confondues sont bien ennuyeuses aussi, qu'on en ait fait trois d'une seule ou une seule de trois, comme il arrive. Et les synonymes ! Quelle plaie ! Combien d'auteurs ont-ils recréé des espèces parce qu'ils

ne les reconnaissaient pas dans les descriptions classiques! Et qui de nous n'a pas été tenté d'en inventer quelques-unes devant des formes « qui ne ressemblaient à rien »?

Enfin, il y a celles qui n'ont jamais été retrouvées. On a pu se livrer sur les autres à une chasse qui tenait du jeu de massacre et du roman policier, et beaucoup de mycologues ont réussi par des ruses de Sioux, à rattacher telle prétendue espèce à telle autre, à la suite de démonstrations qui utilisent, outre toute la littérature, le secret des correspondances privées, les traditions orales, et les exsiccata. Mais celles « qui n'ont jamais été retrouvées » provoquent d'amers sarcasmes. Ce sont les vrais fantômes, les espèces paradoxales qui n'existent que par leur non-existence à laquelle fut donné un jour un nom. Pour employer le jargon à la mode, leur non-être n'est que la forme d'une virtualité de non-existence, et elles n'ont d'existence qu'une hypothèse d'être, infirmée par les faits, de sorte qu'elles ne sont que de n'être pas, et leur insubstance prouve indifféremment leur absence ou leur négation. (On croirait que j'ai fait un stage au Café de Flore!)

Mais voilà! Quand on lit les descriptions de ces espèces maudites, non seulement chez les anciens comme Fries ou Quélet, mais chez les pré-modernes, comme Gillet ou Boudier, on les trouve précises, charmantes quelquefois, et d'habitude vraisemblables. C'était là tout de même des gens consciencieux, qui savaient ce qu'ils disaient. Quand ils décrivaient un champignon, ils l'avaient vu. Ce champignon a existé, et si nous, brillants modernes, nous ne le revoyons pas, tant pis pour nous peut-être; mais ne nous hâtons pas trop de dire que ce champignon n'existe pas. M^me^ Le Gal, qui n'est pas une rêveuse, a bien retrouvé en Bretagne un Tricholome qu'on n'avait pas revu depuis que Fries l'avait créé, qu'on révoquait en doute, et qui existait bel et bien. Et l'aventure n'est pas unique.

Il me vient une autre idée, tellement absurde d'apparence, que j'ai quelque crainte à la soumettre à des lecteurs sérieux. L'expérience aidant, je commence à croire que certaines espèces ne se montrent qu'une fois. Mais par où commencer une explication aussi extravagante au premier abord? Par des exemples.

Si vous vous promenez dans une forêt millénaire et originelle, vous ne trouvez que des espèces classiques, fixées de toute éternité, connues, reconnues, cataloguées, immuables et déterminables. Au contraire si vous herborisez dans un parc, dans une plantation, ou sur les déblais d'une fonderie, vous rencontrerez à chaque instant des formes extraordinaires et déroutantes, et c'est là que pullulent les genres mal fixés et qui paraissent en pleine évolution, comme les Lépiotes, les Rhodophylles ou les Inocybes. Et je me dis que dans les vieilles forêts de toujours, la nature n'a maintenu que les formes qui s'étaient avérées viables, que ces formes se sont fixées, qu'elles se maintiennent et se reproduisent, et que toute tentative de nouveauté a depuis longtemps disparu. Tout ce qui pouvait être fait l'a été, et n'est resté que ce qui l'a pu.

Dans les milieux artificiels, il n'en est plus de même. Ces milieux sont nouveaux, et la nature des Champignons, plus souple que les autres, y essaie peut-être des prototypes innombrables sous nos yeux, comme un constructeur d'autos. Qu'un mycologue tombe sur une de ces tentatives, il en fait une espèce. Si cette tentative est manquée on ne la retrouvera plus jamais, pas plus qu'on ne voit sur les routes les voitures qui n'ont pas su rouler. Ainsi s'expliquerait le fait surprenant que les mycologues parisiens aient découvert beaucoup plus que les autres tant d'espèces étranges et jamais revues au bois de Saint-Cloud, au bois de Vincennes et jusque — disent-ils — dans les bouches de Métro.

Aussi ne faut-il pas se moquer de tant d'espèces fantômes. Il y a même, parmi elles, beaucoup de bonnes espèces, qui sont à la Mycologie ce que les « hapax » sont pour les grammairiens, de ces phénomènes qu'on ne revoit pas deux fois et qu'eût aimés Vigny. Sans doute serait-il bon de faire un relevé — ou une anthologie — des espèces fantômes, sous le signe de la licorne, et d'en tirer les conclusions systématiques et philosophiques que comporterait leur examen. On aurait là de belles surprises. D'abord de voir que bien des fantômes se portent très bien. Le Bolet fantôme torosus n'est autre que celui qui a été rebaptisé xantho-cyaneus par le Dr Ramain, qui n'osait pas se servir du nom décrié et condamné à mort sur des preuves qu'on croyait accablantes.

Et puis, l'attention des Mycologues serait attirée sur un point qui les inciterait à la prudence. Devant un champignon nouveau, ils sauraient qu'il faut savoir attendre, qu'il faut non seulement le voir, mais l'avoir revu avant de le décrire, de peur qu'ayant pris place dans les flores, avec exsiccatum à l'appui, la postérité ne le connaisse que sur le papier, parce qu'il n'était que la fantaisie d'un jour d'une nature qui a tout le temps devant elle. Ne lançons pas notre vanité et notre précipitation en travers de son infinie patience!

UN EVENEMENT

Le même courrier vient de m'apporter les journaux et le Bulletin de la Société mycologique. Ainsi ai-je appris que le Président Truman avait échappé à un attentat. C'est un incident. Qu'un avion s'était écrasé en Angleterre. C'est un accident. Que Bernard Shaw était mort. C'est un fait. Que le pape a promulgué le dogme de l'Assomption. C'est une idée.

Mais en même temps notre cher vieux bulletin s'ouvre sur une étude de M. Roger Heim intitulée modestement : A propos de deux Amanites, variations sur un thème connu. Personne dans le monde ordinaire n'en aura connaissance. Un Français à peine sur cent mille l'aura entre les mains, et parmi les abonnés du bulletin eux-mêmes il n'est pas dit qu'un sur dix la lira. Et pourtant, ce texte est un événement, ou ce mot n'a pas de sens.

Notre histoire contemporaine est jalonnée de discours et de déclarations que le vent emporte et qu'enterre l'oubli. Les harangues d'un Hitler qui nous faisaient trembler nous font rire aujourd'hui. Elles sont usées et ne pouvaient servir qu'une fois. Et l'armistice, et la libération, et la victoire ne sont que des anecdotes aussitôt corrompues qu'écloses; tant pis pour les militaires et pour les diplomates. Mais toutes les fois qu'un esprit humain arrive dans le domaine de la connaissance à une certitude de plus, soit en fixant un fait, soit en clarifiant un concept, soit en définissant une méthode, alors on assiste à un événement. « Une acquisition pour toujours » disait déjà Thucydide quand il écrivait l'histoire de la guerre du Péloponèse.

Et l'exemple est particulièrement éclatant, car c'est le livre de l'historien et non la guerre qui est l'événement à nos yeux.

La Mycologie tout autant que l'histoire peut être le théâtre et l'occasion d'événements de ce genre. La distinction ou la confusion de deux espèces d'Amanites peut paraître bien vénielle à un public plus friand d'assassinats ou de divorces d'étoiles que de vérité scientifique. Pour nous, mycologues, il n'en va pas de même. C'est une question obsédante, sans pitié, sans rémission, et dont la réponse équivaut au tout ou au rien de notre science. Je me suis déjà trop souvent ici même fait l'écho de nos angoisses à ce propos pour ne pas considérer l'étude de notre Maître comme le trait de lumière qui éclaire définitivement le problème, et ces vingt pages si denses, si lourdes de faits et de pensée, sont du même ordre d'importance que le fameux travail de René Maire sur les Russules, qui fait de 1910 une des dates éclatantes de la Science française. Du moins me le semble-t-il.

Mais cette analogie est fausse. Les œuvres de l'esprit ne se mesurent pas comme des records sportifs. Le travail de René Maire était tout d'observation immédiate, pure et sans préjugés. C'était une admirable mise en ordre des faits par une subordination exacte des caractères. Cette méditation sur deux Amanites est tout autre chose. De ce fait que deux champignons qu'on peut confondre sont quand même deux champignons différents, l'auteur s'élève peu à peu à des considérations qui dépassent de très loin les deux espèces en litige et les opinions personnelles qui peuvent les concerner.

Pour la première fois (et peut-être est-ce la première fois qu'il était possible de le faire) nous voyons un des plus grands botanistes de notre époque s'élancer hors de l'à peu près quotidien et de l'impressionnisme classificateur jusqu'aux « templa serena » d'où l'on peut embrasser d'un coup d'œil la réalité spécifique et distinguer ce qui est, ce qui n'est pas, ce qui peut être et ce qui ne peut pas être.

Je prévois donc que cette étude va devenir un texte classique de notre science, auquel nous devrons toujours nous référer quand nous serons dans l'embarras. Grâce à lui, je vois et je sens maintenant ce qu'est une espèce; je comprends ce qu'est une sous-espèce. La notion de variété me devient claire, et ce

résultat qui me touche directement et enrichit ma propre intelligence, ces quelques idées enfin sûres sont le fruit de trois siècles d'approximations successives et de recherches de plus en plus subtiles. Il a fallu pour y arriver dépasser les apparences les plus tentatrices et pénétrer l'organisation secrète de formes végétales effroyablement inconstantes. Il a fallu faire appel à la chimie la plus impondérable, « peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée », ruser contre la nature pour cultiver l'incultivable. Il a fallu l'effort des grands systématiciens du siècle passé, les découvertes de Pasteur, l'algèbre de la génétique et l'exploration du monde entier pour pouvoir comparer les formes, les classer réellement et filtrer ensuite cet ensemble monstrueux de faits pour avoir le droit de dire qu'Amanita spissa et Amanita ampla sont deux espèces distinctes.

C'est en songeant à ce processus si difficile et à ceux qui l'ont conçu qu'il est permis de rire devant ceux qui nous méprisent en disant que notre science n'est qu'un empirisme tout primaire. Pour nous autres, mycologues tout simples et de bonne volonté, c'est peut-être vrai. Et encore nous est-il permis de monter aussi haut que nos ailes nous peuvent porter. Mais le vrai mycologue, les quatre ou cinq vrais grands qu'on voit par siècle sont en même temps des philosophes. Où le vulgaire ne voit que catalogues et fastidieux dénombrements, ils trouvent les raisons du dénombrement et en expriment les lois. Leur rôle est de retrouver l'esprit de la création, même s'ils n'y croient pas. Ils établissent des chaînes de genres et d'espèces qui sont les fleurs de la Conséquence. Leurs parallèles sont les plis d'une robe sans couture et leurs distinctions sont une lumière de plus dans nos ténèbres. Qu'Amanita spissa ne soit pas identique à excelsa, c'est deux étoiles au lieu d'une dans la nuit de notre ignorance.

La Mycologie n'est qu'un petit canton bien ignoré de l'explication du monde. D'autres chercheurs dans d'autres disciplines font un travail semblable. Le public s'étonne et ricane quand il apprend qu'un brave homme est mort pauvre pour avoir étudié toute sa vie les microlépidoptères de Madagascar ou qu'un autre a nommé une nouvelle Omphale à l'heure même où on élisait Apollon 50 dont il ignorait l'existence. Mais nous qui savons,

nous avons choisi la vérité et ceux qui la donnent. La science véritable est clandestine. Si peu que nous soyons à en connaître l'importance et à en honorer les soldats inconnus, nous avons la meilleure part. Les amateurs d'actualités sont de pauvres esclaves et nous, nous avons trouvé la joie du fond des choses.

Il est bien curieux de voir ainsi la science contemporaine retrouver sans s'en apercevoir la tradition antique. Pas dans les détails, sans doute, que nous savons mieux observer et interpréter. Mais alors que les savants du siècle passé ne voulaient que connaître, nous voulons expliquer, et nous voulons comprendre au lieu de seulement savoir. C'est le rôle que les Anciens réservaient à la métaphysique. Ils avaient le tort, ne sachant guère, de vouloir expliquer quand même, ce qui est mettre la charrue avant les bœufs. Aujourd'hui, sachant un peu plus, nous avons le droit de reprendre en bon ordre le même attelage. Même si notre explication n'est pas fameuse, le sillon que nous aurons tracé est le seul honneur qui nous reste. « A propos de deux Amanites »... Ce titre auquel on peut rêver encore aura livré la clé des « champs radieux » à tous ceux qui ont la main assez fine pour la saisir.

Y A-T-IL TROIS MYCOLOGIES?

Imaginons qu'aux Champs Elysées (pas ceux de Paris, les vrais) Socrate toujours curieux vient d'apprendre l'arrivée de René Maire.

— Enfin quelqu'un! Croyez-le si vous voulez, Monsieur Maire, il ne vient plus ici personne d'intéressant. Rien que des militaires, mais ils n'ont pas de conversation. Depuis Valéry, pas un poète, à croire qu'ils sont vraiment immortels, les pauvres. Très peu de savants, et peu bavards. De votre spécialité, vous êtes le premier depuis cinquante ans. J'avoue que je vous attendais, car depuis que les hommes s'occupent des champignons, je ne sais pas encore ce que c'est que la Mycologie. Persoon m'a dit : Je n'en sais rien! Fries m'a dit : La Mycologie, c'est moi! et Quélet m'a dit : Cherche et tu comprendras! Ils herborisent

toute la journée, se lancent des noms à la tête, et classent des fantômes de champignons avec des patiences d'anges et des impatiences de gamins. Alors, Monsieur Maire, c'est vous qui me direz ce qu'est la Mycologie.

— Mais, mon cher Socrate, vous qui savez le grec, vous devez saisir que la Mycologie est la science qui s'occupe des champignons.

— Oui, Monsieur Maire, je l'ai deviné, quoique mon grec soit terriblement gâté par vos jargons modernes. Seulement, voyez-vous, de mon temps, ces sciences futiles n'existaient pas et je n'en perce pas la nature. Ainsi, les champignons sont objet de science?

— Evidemment, Socrate.

— Donc, il y a une connaissance des Champignons?

— Je m'y suis attaché toute ma vie, Socrate, et je crois même les avoir un peu connus.

— Vous avez beaucoup de chance. Quant à moi, pour obéir à un oracle, j'ai voulu me connaître moi-même et suis resté d'une ignorance presque incroyable. Mais dites-moi, cette connaissance, qu'est-elle devenue?

— J'ai fait comme tout le monde, Socrate, j'ai consigné toutes mes découvertes dans des livres qui se trouvent dans toutes les bibliothèques, et en place excellente, au bout des livres de mes prédécesseurs.

— Je saisis. Toute la Mycologie est donc contenue dans des livres?

— Evidemment, Socrate. Où voudriez-vous qu'elle fût?

— Merveilleuse invention que les livres, Monsieur Maire. Si j'avais su j'en aurais écrit quelques-uns, ne serait-ce que pour empêcher toutes sortes de plaisantins de me prêter leurs divagations. Mais c'est bien dangereux aussi, les livres.

— Evidemment, Socrate, il y en a de bons et de mauvais.

— Ce n'est pas là qu'est le danger, Monsieur Maire. Je pense à autre chose. Je pense avec compassion aux mycologues, car enfin, dites-moi franchement, la Mycologie, est-ce la science des livres de champignons, ou celle des champignons?

— Hé, hé, Socrate, il y en a qui font de belles carrières en compilant les livres des autres, et nous en sommes au point où

on pourrait très bien imaginer un mycologue qui n'aurait jamais vu un champignon. Ce n'est pas mon cas, car je n'ai travaillé que sur le vif. Mais si j'étais méchant, j'en nommerais quelques-uns qui...

— Ne soyons pas méchants, Monsieur Maire. Je suppose aussi que vos travaux auront été pillés par d'autres. C'est la rançon de la grandeur. Donc, la Mycologie est dans les livres et les champignons sont dans les bois. Et si je voulais étudier la Mycologie, à quoi devrais-je me fier? aux livres, ou aux champignons?

— Ah Socrate, je ne saurais dire. Nos livres sont pleins de ténèbres et sur plus de mille que nous avons, il y a peut-être la substance de cinq ou six bons volumes. D'autre part, si vous vous contentiez de ramasser les champignons pour les connaître, l'éternité de joie qui vous est promise n'y suffirait pas.

— Je vois, Monsieur Maire. Il est probable que vos livres sont pleins de tâtonnements, d'erreurs et de folies dont les contradictions même ont fait jaillir un peu de vérité. C'est un travail d'orpailleur de lire votre bibliothèque. Mais revenons à mon propos. Je veux devenir Mycologue. Donc j'absorbe tous vos livres. Et après? Si je les sais par cœur, serai-je un Mycologue?

— Oui et non, Socrate. Vous saurez tout ce qu'on peut savoir sur les Champignons, mais vous ne connaîtrez pas les champignons.

— Et si, ensuite, j'aborde les champignons eux-mêmes?

— Eh bien, vous retrouverez ce qui était dans nos livres.

— Ainsi, si je comprends votre pensée, Monsieur Maire, connaître les champignons, c'est d'abord les apprendre, c'est-à-dire savoir ce que d'autres en ont dit, puis les re-connaître?

— Je ne vois guère d'autre méthode, Socrate.

— Et alors, connaîtrai-je les Champignons sous prétexte que je les reconnais?

— Non Socrate, vous saurez les nommer, et c'est tout. Notre connaissance de ces végétaux est tout à fait infime. Je dirai que nous les connaissons un peu mieux qu'autrefois. Vous savez, comme le dit une de nos poètesses : Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

— La lumière se fait dans mon esprit, Monsieur Maire. Il y a dans votre Mycologie toute une partie de pur savoir dont la

masse grossit sans cesse et qui est faite de l'acquêt des générations. Savoir mort, cristallisé, définitif peut-être, qui représente la vérité essentielle déjà découverte. Ensuite, je vois l'expérience du savoir. Je pense au jeune Alcibiade qui a d'abord appris à nager à plat ventre sur deux tabourets, qui ensuite s'est jeté à l'eau et a coulé au fond. Et puis, après cette confrontation du savoir et de l'expérience, on peut prétendre connaître par soi-même et en eux-mêmes les Champignons.

— J'avoue, Socrate, n'avoir jamais pensé à tant de choses en nommant un nouveau Clitocybe. Cependant, il faut bien que vous ayez raison.

— Allons plus loin encore, Monsieur Maire. Vous êtes arrivé ici précédé d'une juste gloire. Les Dieux n'y envoient que ceux qui ont pénétré l'essence des choses et accédé au monde des Idées. Certes vous avez contemplé, au delà de leur apparence éphémère, l'Idée des champignons, leur forme éternelle et préexistante, leur essence mystique. Sans quoi vous ne seriez pas ici.

— Il est vrai, Socrate. J'ai cru voir quelquefois, par transparence et comme dans un rêve, à travers mes études si patientes, quelque chose qui se situait dans un univers inaccessible et infiniment désirable, où les champignons eussent été vrais, définitifs, intelligibles.....

— C'est bien ce que j'espérais, Monsieur Maire. Et je vois qu'il n'y a pas qu'une Mycologie, mais trois. Celle des livres, celle de l'expérience et celle de la connaissance.

— C'est parfaitement vrai Socrate.

— Et pourquoi ne l'avez-vous dit à personne?

— Parce que peut-être la science et la connaissance sont le fait de deux ordres étrangers l'un à l'autre Socrate, et les Mycologues auraient cru que je me moquais d'eux, ou bien ils se seraient moqués de moi. Et puis, cette connaissance, que sert de la prêcher? Elle est le fruit d'un long désir, et ne la désire pas qui veut.....

A PROPOS D'UN BEAU LIVRE

Tout arrive. La preuve en est qu'après en avoir rêvé dix ans, je viens enfin d'acquérir l'ouvrage d'E. J. Lange. Jusqu'à présent, je n'avais pu y jeter un coup d'œil concupiscent que dans la bibliothèque des privilégiés, non sans commettre quelques péchés capitaux de curiosité et de convoitise. Et voilà qui est fait : je suis moi-même passé dans les rangs des privilégiés et j'ai pu déguster à petits coups ce gros livre, en savourer les planches avec gourmandise et me familiariser avec le texte. Par bonheur, il est écrit dans un anglais si ingénu que je ne crois pas en avoir perdu un mot, et que même j'ai pu y relever quelques fautes d'impression.

On a tout dit je pense de ce livre qui est devenu très vite un des classiques de la mycologie. Je ne me donnerai donc pas le ridicule de vanter à mon tour ces planches légères, subtiles, où il semble que l'âme même des champignons ait été saisie et exprimée. Outre leurs qualités d'exactitude scientifique, elles ont une vertu poétique qui n'est pas niable et qui, ce me semble, doit compter. Mais ce qu'on n'a peut-être pas dit, c'est combien ces figures sont personnelles. Elles reflètent, si j'ose dire, une sensibilité mycologique très différente de celle à laquelle nous a accoutumés la tradition des atlas français. Il semble que nos illustrateurs ont tendance à toujours accuser un peu trop les formes et les couleurs de peur de n'être pas compris. Lange, lui, indique à peine. Il consent à perdre en vigueur ce qu'il gagne en délicatesse, et tandis que nos dessinateurs tentent de suggérer la consistance, le volume, le poids des champignons, il s'attache au contraire à en traduire la fragilité éphémère. Une icone de Bessin donne de la puissance aux champignons, celles de Lange les présentent comme des créatures inconsistantes et translucides, comme des ectoplasmes à peine saisissables et dont l'échafaudage de cellules doit s'écrouler au moindre vent de l'esprit.

Cette différence de tradition est plus frappante encore dans le texte. Les termes de diagnose ou de description sont trop forts. Elles sont exactes, ces descriptions, mais pour notre goût bien schématiques. Elles contiennent tout ce qu'il faut pour reconnaître l'espèce, mais il y manque le reste, c'est-à-dire un rien de

***

pittoresque désuet, un peu de sensualité — les notations olfactives ou gustatives sont incroyablement sommaires — et ce ressort dramatique qui fait la force des descriptions de Quélet par exemple. A quoi peut-on attribuer ces différences? Est-ce à l'absence complète de notre vieille rhétorique? à une autre forme d'esprit? à plus de confiance faite au lecteur? à une insuffisance d'expression? à un excès de pudeur? Je n'arrive pas à juger.

Cependant, ce qui m'a le plus frappé, c'est une évidence que je dois avouer à ma rouge honte. On m'a vu souvent renâcler devant les innovations de nos contemporains et m'insurger contre les coupeurs de genres en quatre. J'aurais donc dû être très satisfait de la classification adoptée par Lange, qui après avoir énuméré et admiré les classifications modernes finit toujours par se ranger derrière Fries. Eh bien, tout en protestant contre les Agrocybe, Calocybe, Lacrymaria et autres Macrocystidia, je crois bien que j'ai été contaminé! Est-ce de m'être fâché contre eux? Tous ces genres nouveaux existent réellement pour moi, je m'y suis fait sans m'en apercevoir, j'ai d'eux une idée claire et malgré mon irritation, j'y crois. Aussi, un ouvrage contemporain qui ignore volontairement l'effort spécialement français de regroupement des espèces me paraît-il moins conservateur qu'un peu préhistorique.

J'en viens à une autre constatation. Il nous semble en France — et je crois que c'est vrai — que pour les gros champignons nous tenons de très loin la tête du mouvement. Ceci dit sans aucun chauvinisme. C'est un fait que l'école partie de Quélet et de Boudier a fourni toute une suite d'esprits éminents comme Bataille, Maire, Heim et Kühner dont les travaux ont apporté une somme de certitudes nouvelles telle que la Mycologie n'en avait pas encore connu. Nous qui vivons dans cette atmosphère, qui discutons entre nous ces nouveaux problèmes, les solutions que nous leur avons trouvées nous paraissent évidentes. D'autre part notre besoin d'universalisme nous incite à croire que tous nos progrès doivent traverser immédiatement les frontières et être absorbés avec enthousiasme par les mycologues étrangers. Or il n'en est rien.

Je vois que E. J. Lange se réfère constamment à Ricken et à Schaeffer, mais que les travaux français sont à peine cités par

lui. Son chapitre des Russules — un des meilleurs — ignore le mémoire de René Maire, et on multiplierait les exemples. Ceci me donne une inquiétude. Est-il possible qu'en plein xx[e] siècle les mycologues travaillent en vase clos chacun dans son pays? N'est-il pas navrant que l'école française s'avance audacieusement vers un avenir encore inconnu de notre science cependant que d'autres restent sur place sans que nous puissions jamais confronter ensemble nos idées, nous convaincre ou nous critiquer à notre aise?

Si cette compréhension se révèle impossible, il faudra craindre qu'il y ait autant de Mycologies que de nations. Déjà la nomenclature de Lange n'est pas la nôtre et nous devons traduire beaucoup de noms qu'il donne aux espèces. Que serait-ce si nous nous frottions à la mycologie anglaise ou allemande? Ce n'est même pas l'obstacle linguistique qui gêne la communication nécessaire. Tout le monde sait assez d'anglais ou d'allemand pour saisir au moins l'essentiel d'une description. C'est davantage l'ignorance, l'incuriosité, la paresse d'esprit.

Dans la région frontière que j'habite, j'ai la chance et le plaisir d'être en relations constantes avec nos parfaits collègues de Suisse romande. Il y a du côté de la Chaux-de-Fonds une troupe de mycologues passionnés et efficaces, qui comme nous ont ramassé les miettes de la tradition de Quélet et se sont instruits à l'école française. Hé bien, ils ont quelque difficulté à entrer en contact avec les mycologues de Lucerne ou de Bâle, formés à d'autres habitudes. Mais il apparaît que ceux-ci découvrent peu à peu la mycologie française, qui a été pour beaucoup une révélation féconde.

Serait-ce trop espérer de croire qu'un tel phénomène, s'il a été possible dans ce raccourci d'Europe qu'est la Suisse, puisse également se produire à l'échelle de l'Europe tout entière? Nous autres, mycologues amateurs, ne tenons qu'à profiter des expériences de tout le monde et à faire connaître le fruit de nos propres travaux.

Je m'aperçois, en relisant ces quelques pages, que mon jugement sur l'ouvrage de Lange risque de paraître sévère. Ce serait une erreur. Mon admiration est complète et mes réserves ne touchent pas à sa valeur. Il s'agit d'un énorme monument que je

prends tel qu'il est, dont j'ai déjà tiré profit et que je devrai consulter sans cesse. C'est peut-être justement parce qu'il est d'un style inaccoutumé qu'il me sera plus utile, en m'obligeant à réagir, à deviner, à douter de moi-même. Il prouve en outre que la Mycologie est une science en train de se faire, et c'est là peut-être qu'est la fascination de son attrait.

PALINODIE

Le repentir est un exercice salutaire, et il faut regretter que notre orgueil s'y plie si peu. Et par les temps qui courent où tout le monde prétend toujours avoir raison (ce qui est pourtant bien impossible) le repentir est sorti de nos mœurs. Avez-vous jamais entendu un homme politique s'excuser de ses erreurs? ou seulement reconnaître ses fautes? Nous mourrons sans doute sans avoir contemplé ce spectacle réconfortant. C'est pourtant ce qui me décide à vous l'offrir.

Il m'est arrivé naguère de me moquer un peu vertement des Cortinaires de M. Henry; je me suis même laissé aller, si mes souvenirs sont bons, au plaisir de la parodie. Hé bien, j'ai été coupable, et je vous prie d'en prendre note. Et ma faute est plus grave qu'il ne paraît d'abord, car ce fut une faute de raisonnement. Voici ce qui s'était passé. Je me rappelle qu'étant rentré de la forêt avec quelques Cortinaires d'aspect hérétique, j'avais voulu les déterminer. J'avais passé des heures sur Quélet, sur Bataille et quelques autres sans autre résultat qu'une incertitude complète, une bonne colère et une lourde migraine. Par acquit de conscience, je m'étaits plongé ensuite dans la lecture de quelques bulletins de notre Société et m'étais empêtré dans de longues descriptions et d'horribles discussions bibliographiques sans pouvoir davantage nommer mes trouvailles.

J'en avais conclu avec précipitation que les Cortinaires étaient inconnaissables et qu'on ne pourrait jamais vérifier si leurs spécialistes se moquaient ou non du pauvre monde. Mais un fait nouveau est intervenu dans notre politique, comme disent les ministres quand ils changent de voie et renient leurs principes. Je veux dire que pour la première fois, M. Henry a publié un travail

d'ensemble sur les terribles Scauri. Voici donc décantés et humanisés les résultats d'infinies recherches. Et si au premier abord j'ai lu cet ouvrage avec un peu de scepticisme, mon outrecuidance m'est retombée sur la tête, car chemin faisant, j'ai reconnu avec certitude deux champignons que je n'avais jamais pu déterminer.

Cette découverte m'a rempli d'un mélange de sentiments bien curieux. De la joie d'abord, car on est toujours content d'avoir reconnu quelque chose. On avait dans la tête une silhouette de Cortinaire, son port, ses couleurs, vague espèce en quête de créateur et qu'on n'osait nommer. Et tout à coup, grâce à une bonne description, le nom s'impose. Je pense que tous les mycologues ont connu cet instant majeur où dans l'esprit se rencontrent une forme et son nom. Il y a là un plaisir terriblement fugitif qui se marque d'un sourire intérieur et d'un peu de sang aux joues.

Et en même temps j'étais vexé. « Pauvre imprudent! me disais-je. Amateur léger qui dédaignes avant de savoir et renonces avant de comprendre! Débrouille-toi maintenant avec toi-même si tu peux et ne fais plus comme le rat de la Fontaine, qui se moquait des éléphants! » C'est un malheur pour ma tranquillité d'esprit que j'aie reconnu ces deux espèces. Car j'ai dû extrapoler ce résultat et me dire que les descriptions où je n'avais rien reconnu devaient être aussi sérieuses que les deux autres. Et je me suis incliné.

C'était déjà un pas de fait et une belle réussite contre moi-même, puisque mon Panthéon abritait un mycologue de plus. Trop heureux si j'avais pu m'arrêter à ce point. Mais l'esprit ne s'arrête jamais et j'admire infiniment ceux qui peuvent brider le leur et le maintenir obstinément sur le chemin des idées reçues. Le mien rue sans cesse, s'emballe, ou se précipite sur les chardons du talus sans que je puisse le retenir. Aussi, après avoir fait mon examen de conscience, j'ai bien dû reconnaître que les Cortinaires m'étaient complètement étrangers. Les Scauri que je croyais posséder ne collent plus avec les descriptions définitives, et c'est à peine si de loin en loin je peux poser un maigre point de repère dans les ténèbres de leur foisonnement.

Bien plus, à considérer le monde que forme cette simple section d'un genre qui menace d'être illimité, je suis pris du même vertige que devant les Inocybes et envahi par l'impression qu'on peut cataloguer les Cortinaires, les classer et les décrire, les reconnaître au besoin techniquement dans son laboratoire et discerner entre eux des différences positives certes mais si subtiles qu'elles échappent au regard immédiat, et qu'un mycologue ordinaire ne pourra plus désormais, au hasard de ses rencontres, que situer à peu près son espèce et ne lui donner un nom certain qu'après beaucoup de bureaucratie et de petite cuisine.

Même à supposer qu'un mycologue les connaisse et puisse les reconnaître tous — ce qui serait presque un prodige — il faudrait sans doute qu'il y consacrât toute son existence à l'exclusion de tout le reste, comme d'autres l'ont fait pour les Russules par exemple qui ne sont pourtant qu'une centaine. Je pense du même coup à ces laboratoires américains qui sont en train maintenant de recenser les bactéries du sol, et qui en deux ans en ont dénombré, dit-on, plus de cent mille. Je crains que les barrières de l'esprit ne cèdent devant cette invasion imprévue. Si comme il apparaît nous avons bientôt cinq cents Cortinaires, il est évident que la Science y gagnera. Mais nous, nous n'y aurons gagné que la certitude — une fois de plus — de notre incurable ignorance.

L'anglais du moyen âge était une langue si compliquée qu'elle s'est corrompue à grande vitesse et a abouti à l'idiome que nous connaissons aujourd'hui, réduit à l'essentiel et même un peu moins. On peut se demander si nous ne serons pas contraints de faire de même avec l'accumulation de notre savoir. J'avoue être tenté quelquefois d'en jeter une bonne part par dessus bord. Car l'érudition, quand elle dépasse le point raisonnable, risque de n'être plus qu'un encombrement ridicule et une somme incalculable de temps perdu. Il faudrait seulement savoir où est ce point raisonnable, et sans doute chacun doit-il mesurer où il se trouve selon sa force et ses capacités! Tel portera dans son cerveau sans aucun mal trois ou quatre mille espèces dont un autre deviendra fou.

Après tout, pourquoi se faire de la Mycologie, qui est une science si purement gratuite et presque une des Beaux-Arts, un

supplice chinois? Si les Cortinaires sont trop et si on veut y voir un peu clair quand même, pourquoi, au lieu de tout vouloir connaître — parbleu, je vous en défie bien! — pourquoi ne pas se contenter d'un « digest » du genre et le réduire à ses têtes de chapitre, quitte à profiter le cas échéant des derniers raffinements de la technique et pénétrer jusqu'au fond tel groupe? C'est alors que le travail de M. Henry apparaîtra dans tout son mérite. On peut assez vite se pénétrer de ses subdivisions, ce qui est déjà bien, et à l'occasion descendre jusqu'à ses espèces, sans compter celles que sa méthode fera découvrir après lui. Mais la vie est courte!

Pourquoi conclure? Simple amateur que je suis, j'en arrive à cet obstacle que je ne peux surmonter qui consiste à prendre conscience de ce qu'on ne sait pas et de ce qu'on ne saura jamais. Durant des années, j'ai étudié avec plus de passion que de méthode ces absurdes végétaux qui me sont devenus nécessaires. C'est à peine si peu à peu j'ai frayé mon sentier dans ce chaos, et chaque fois que j'ai cru toucher le but, une autre montagne plus haute que la première se découvrait à ma vue.

Cet exercice a cependant une vertu rajeunissante. Tous ces changements de classification ou de conception des espèces commencent toujours par m'irriter et j'y résiste de tout mon cœur. Puis vient l'heure où je m'aperçois que je les ai adoptés sans le savoir. Alors je m'en réjouis, et je me dis que puisque j'ai été capable de cet effort, c'est que ma cervelle n'est encore ni ramollie ni encroûtée. Et je reconnais que pour me décaper de mes vieilles habitudes, M. Henry a fait plus que beaucoup d'autres. Je lui en rends grâce et lui tire mon chapeau, même si je ne dois pas toujours être assez fort pour le suivre.

UNE SCIENCE PAS COMME LES AUTRES

Les géomètres ont bien de la chance. Leur science est enfermée dans des livres auxquels on ne peut ajouter ni retrancher un mot. C'est un savoir clair, définitif, cristallisé, et fait d'évidences si grossières, comme disait Descartes, qu'il n'y a pas à discuter. Et la bibliothèque du géomètre doit tenir sur un rayon. Tandis

que nous, pauvres mycologues, c'est trois mille volumes qu'il nous faut pour cerner à peu près une espèce. Dieu que nous fûmes bavards! Que de lignes nous avons entassées, que d'images peintes, que de définitions, que de théories pour arriver à si peu de chose! Serions-nous des infirmes de l'esprit, et se peut-il que les mycologues soient plus bêtes que les autres naturalistes?

Je vous assure qu'il n'en est rien. Quand je compare le poids de nos livres avec la substance positive qu'ils contiennent, je conclus d'abord que nous sommes complètement fous. Et puis, en y réfléchissant de plus près, je finis par admettre que la faute en incombe aux champignons plus qu'à notre faiblesse. Un triangle n'a jamais que trois côtés, et les propriétés de la sphère sont les mêmes sous tous les climats, heureusement! Mais nous, comme tous ceux qui s'occupent de la vie, nous devons savoir pour commencer que nous n'entreprenons pas l'étude d'une science exacte. La réalité que nous poursuivons change de visage à tout instant, il faut lui lever mille masques avant de voir sa peau, il faut déjouer mille apparences pour mettre le doigt sur un fait véritable.

Le miracle, c'est que nous en ayons été capables. Si l'on veut imaginer ce que sera le livre *ne varietur* de la Mycologie, on voit en esprit une flore idéale où seront indiqués toutes les formes, tous les faits, tous les enchaînements. Nous n'en sommes pas là, et sans doute n'y serons-nous jamais. Mais pour y arriver, il faut des millions de pensées, d'observations, de remarques, de discussions, d'erreurs, de découvertes et d'hypothèses, des trésors de présomption, des abîmes de découragement, une foi invincible et un scepticisme complet.

C'est le mélange de tous ces ingrédients qui a produit le cloaque où nous pataugeons encore. Notre littérature mycologique, dans son énormité coûteuse, est le répertoire de toutes les démarches et contremarches de ceux qui s'y sont donnés corps et âme. Des balbutiements de Jean Bauhin à la Flore de Quélet, de la Flore de Quélet aux découvertes de Heim ou de Kühner, il y a un chemin continu, chacun ayant apporté son rayon de lumière au milieu des ténèbres. Mais il fallait balbutier d'abord.

Jamais nos contemporains n'auraient pu tirer parti du carmin acétique ou établir la phylogénie des Lactario-russulés si nos

ancêtres n'avaient d'abord pris le soin de distinguer une chanterelle d'une vesse de loup ou une oronge d'un bolet, s'ils n'avaient peu à peu défini les espèces avec plus de précision, s'ils n'avaient débrouillé l'écheveau inextricable des formes fongiques avec une patience d'ange en les distribuant dans des genres même faux, et sous des prétextes qui nous font aujourd'hui sourire.

On entend répéter à propos de tel ouvrage « qu'il est complètement dépassé ». Ce dédain ne se justifie pas. Il y a des erreurs intelligentes, et les plus anciennes ne sont pas toujours les plus stupides. Un livre est peut-être dépassé quand nous sommes allés plus loin. Nous n'y serions pas allés sans lui. Les mycologues ne font pas plus de neuf que la Nature et l'échelle de notre science n'a pas de barreaux pourris.

C'est pourquoi celui qui connaîtrait tous les champignons, si enviable que soit cette supériorité, ne serait pas encore un mycologue. Il faut aussi penser quelque chose des Champignons, et c'est peut-être là le plus difficile et le plus important. Mais je défie qui que ce soit d'en penser quoi que ce soit par soi-même sans s'être frotté à la pensée des autres. Les conceptions et les rêveries des anciens conservent leur poids et nourrissent les nôtres de leur substance, même quand nous les réfutons. Je parle des vrais Maîtres, bien entendu. Le texte indigent des atlas de Dumée n'est qu'un os vide, tandis qu'une préface de Fries ou de Quélet, une note de Patouillard ou de Maire, pour ne parler que des morts, conservent leur actualité.

Nous-mêmes qui nous flattons parfois de trouver des solutions définitives à certains problèmes, qui divisons certains genres d'après des critères neufs et qui utilisons des techniques si raffinées, savons-nous ce qu'on pensera de nos travaux dans un siècle? Le génie est imprévisible et peut-être est déjà né celui qui d'une vue supérieure organisera une nouvelle synthèse où nos ouvrages les plus orgueilleux ne seront que d'invisibles moëllons. On croit toujours être arrivé au bout d'une science, et Quélet à la fin de sa vie se désintéressait des Champignons, dans l'idée qu'il avait tout vu et tout dit.

Mais la Mycologie est un roman à épisodes et à rebondissements perpétuels. A chaque instant l'examen d'un détail jusqu'alors inaperçu fait éclater une classification ou projette une

****

autre lumière sur ce qu'on croyait connaître une fois pour toutes. Cette remise en question perpétuelle a quelque chose de désespérant pour les faibles qui aiment marcher sur le plancher des vaches. Mais pour un esprit un peu agile, quel plaisir et quelle excitation que de s'aventurer dans ce monde incertain où les concepts les plus solides ont la consistance des fantômes, où tout s'efface, tout s'évanouit, tout s'entremêle et ne se trouve en ordre que le temps d'un clin d'œil! Les familles y deviennent des genres, les espèces dix espèces, les genres quatre genres, et les adjectifs spécifiques passent du masculin au féminin (le féminin est très à la mode pour le moment) ou au neutre si vite qu'on n'est plus jamais sûr de leur sexe. Agaricus nudus, Tricholoma nudum, Gyrophila nuda, Rhodopaxillus nudus, en voilà un, parmi tant d'autres, qui a bouclé la boucle.

On peut railler ces abus, et je m'y laisse aller souvent. Si je semble aujourd'hui me contredire, c'est sans aucune importance puisque je ne représente rien et je suis ce faisant dans l'esprit même de la mycologie. Je réédite en moi-même le dialogue interne et véhément de notre science qui se renvoie ses balles des quatres coins du monde, cependant que les usagers comptent les coups. Oui, non, oui mais, non mais, ces particules élémentaires marquent les progrès, les retours, les réticences et les aperçus nouveaux dont chaque année apporte sa petite moisson. Nous apprenons un jour que les Chanterelles sont des Clavaires, le lendemain que les Bolets sont des Agarics, et le surlendemain que les Hydnangium sont des Russules. On disjoint ce qui se ressemble, on marie ce qui n'a pas de commune apparence, on cherche et on atteint parfois un ordre caché qui se substitue à celui de la paresse et de l'habitude.

Je disais que les géomètres ont de la chance. Qu'ils le croient s'ils veulent! La chance est à nous qui avons encore tant à faire, à découvrir et à deviner. Car ce qui importe, ce n'est pas qu'une science soit acquise, mais qu'elle s'acquière et qu'elle se construise. Or nous sommes tous maçons pour la plupart et architectes pour quelques-uns de la mycologie, tandis que les sciences finies ne sont que ce qu'elles sont et n'ont plus le dynamisme exaltant de celles qui se font sous nos yeux et parfois dans nos mains. Sachons jouir de ce privilège.

AGARICUS CAMPESTER

D'abord, c'est *campester* qu'il faut dire. On voit maintenant des tas d'honnêtes gens qui écrivent Agaricus campestris. C'est mal fait. Nos grands-pères n'auraient pas commis cette faute, car ils savaient encore du latin, et que *campestris* est la forme féminine de *campester*. Mais voilà : pendant des générations, on a dit fort correctement : Psalliota ou Pratella campestris, et quand avec la dernière mode on est revenu à Agaricus, on a conservé campestris. Pauvre vieux latin, comme on en use avec son cadavre! L'aventure n'est pas unique. Dans mon petit pays, évangélisé par Quélet, l'actuel Rhodopaxillus nudus s'appelle par abréviation, selon les villages, nudus, nuda, ou nudum, parce qu'il fut tour à tour un Agaricus mâle, un Gyrophila femelle, et un Tricholome insexué. Le revoici masculin (pour combien de temps?) selon la nouvelle fantaisie linguistique.

Cette inoffensive méditation occupait mon esprit cette année, toutes les fois qu'en septembre et jusqu'à la Toussaint je zigzaguais dans les prés et les pâturages en remplissant en moins de rien paniers et sacoches de « champignons roses ». C'est qu'ils ont surabondé d'une façon vraiment extraordinaire. Malgré un temps implacablement sec, puisqu'il n'a plu ici qu'au 15 novembre, les prés, comme on dit, en étaient tout blancs. Et on en trouvait partout, sur les accotements des routes, sur les chemins de terre, dans les cours des fermes, dans les jardins, dans les champs de betteraves, dans les étables. Par cent, par mille. Toute la population s'y précipitait tous les matins, et il y en avait pour tout le monde. Les marchés de la ville en regorgeaient, et les cours sont tombés en quelques jours de 130 à 30 francs le kilo. Et sans cesse on était harcelé par des clochards de tout poil qui venaient vous offrir leur récolte dans un mouchoir bien suspect noué aux quatre coins. On en mangeait à toutes les sauces, on en mettait en bocaux, on n'en pouvait plus.

Cette production prodigieuse était d'autant plus étonnante qu'il était impossible où que ce fût de découvrir la trace d'un autre champignon, sinon dans les labours, par places et avec la même foison, Lepiota pudica. Et comme les Mycologues ne sont pas gens à se satisfaire de l'apparence des choses, il a bien fallu se

demander le pourquoi de ce délire nuptial chez les Agaricus campester. Mais la sagesse populaire a déjà répondu depuis longtemps en les appelant « champignons de rosée ». C'est un fait que par les années pluvieuses, on n'en voit pas un seul, et c'en est un autre aussi que les années chaudes sont les plus fertiles. Mais à ce point là, on ne l'avait jamais vu. C'est ici qu'intervient une autre explication, déjà fournie sans que je puisse me rappeler par qui, et qui met en cause les campagnols. Or cette année, nous en avons eu une invasion qui évoquait les sept plaies d'Egypte.

Imaginez tous les prés fouillés et minés dans leur profondeur, l'herbe morte, et partout des trous, des galeries, des fosses où enfonçait le pied, partout aussi les millions de crottes de ces sales bêtes. Eh bien, plus il y avait de campagnols, plus il y avait de champignons. J'ai fait l'expérience indiquée dans l'article du Bulletin de la Société Mycologique, je crois, où j'avais vu indiquer cette correspondance, j'ai ouvert des trous de campagnols, et je les ai tous trouvés feutrés de mycélium. Le doute n'est pas possible, c'est bien la rosée de la nuit qui pénètre les galeries des rongeurs, s'y condense et fournit à nos champignons l'humidité dont ils ont besoin. Mais nos Agaricus ne sortent pas des trous, au contraire, ils semblent choisir l'endroit où la terre est la plus tassée pour en émerger à grand'peine. Il leur faut, comme quand on les cultive, un gobetage, une chape qui soit presque un ciment qu'ils ne semblent traverser que par esprit de contradiction.

Pour Lepiota pudica, c'est le contraire. J'en ai vu des milliers aussi et *toutes* sortaient d'un trou de souris. Il faut croire que si l'Agaricus a besoin d'un obstacle, la Lépiote en revanche aime naître dans un milieu plus tendre, quitte à allonger démesurément son pied pour trouver l'orifice — quand elle le trouve. Et souvent l'orifice est trop petit. On voit çà et là les chapeaux qui les obturent comme des soupapes sans pouvoir aller plus loin. Ou bien ils se cassent, et ils n'en sort que la moitié, ou le pied tout seul et tout nu.

Voir une espèce en telle abondance présente un gros avantage : c'est qu'on finit par la connaître sous toutes ses formes, qui sont innombrables (1). Le format varie de 1 à 15 cm. de diamètre, le

(1) Il y a là sans doute plusieurs espèces que la monographie de Roeller aidera à connaître.

pied est mince ou épais, fusiforme, cylindrique, ou épaissi à la base, l'anneau peut être membraneux ou évanescent, simple ou double, aranéeux ou presque coriace. Le chapeau est toujours sphérique pour commencer puis devient plan à mesure que les lamelles noircissent. Il peut être blanc pur, crème, paille ou presque roux, satiné, glacé, sec, humide, velouté, pelucheux ou écailleux, parfois gercé profondément. La chair blanche d'abord peut devenir rose ou rousse à la cassure, et brunit dans la vieillesse, surtout s'il pleut. Il peut croître en cercles ou isolément, en troupes compactes ou dispersées, il peut être cespiteux ou solitaire. Il n'a qu'un élément fidèle: c'est son odeur, qui ne ressemble à aucune autre parmi les champignons, douce, humique, un peu sucrée, et qui évoque assez bien celle des fleurs d'Hortensia.

En ayant tant vu et tant regardé, je crois que la seule bonne variété qu'il possède est *hortensis*, ou *bispora*. C'est même plutôt une bonne espèce qu'une simple variété. Son habitat est différent, car elle ne croît que sur les terres cultivées. Sa couleur n'est jamais blanche, mais d'un blond caractéristique. Le chapeau jeune a un profil plus trapézoïdal que sphérique, la chair est plus épaisse, le pied plus massif, et l'odeur moins fine. C'est de cette variété que les champignonnistes parisiens ont tiré les différentes races qu'ils cultivent.

Lepiota pudica est presque aussi variable. Elle est maigre et blanc pur sur les étoules, elle est gris perle et massive sur les champs labourés. Mais c'est le même mycélium, car sur une surface de champs de cinq ou six hectares, tous les champs labourés en portent des grises, et les champs contigus qui ne le sont pas en portent des blanches.

C'est certainement aussi notre champignon rose qui a donné lieu au proverbe : pousser comme un champignon. Un pré où trente personnes sont passées le matin sans en laisser un seul s'en trouve à nouveau couvert le lendemain. Mieux, quand le temps est humide, tiède et couvert, on peut repasser à la fin de l'après-midi sur une place qu'on a récoltée à une heure et en retrouver déjà quelques-uns. C'est ainsi qu'au grand étonnement de mes innombrables concurrents, j'ai fait de magnifiques récoltes au crépuscule. On était convaincu que je trichais ou bien que je connaissais des places secrètes et personnelles.

Malgré tout, je donnerais tous les champignons roses du monde pour une de ces années où les forêts foisonnent de toutes les espèces, où l'on se noie dans les Russules et s'égare dans les Cortinaires, où les Clavaires admirables dressent leurs éphémères barrières de corail, où les sapinières nourrissent le trésor immangeable de leurs raretés. Mais il faut se contenter de ce qu'on trouve. Le mycologue n'est pas responsable des férocités du soleil, et quand la Nature le veut, il faut bien qu'il condescende à s'occuper de la seule espèce qu'elle daigne produire, même si elle est connue et cataloguée depuis des millénaires, et même sans aucun espoir de dire du nouveau sur un champignon qui à lui seul possède toute une littérature.

Mon voisin ne se fait pas tant de bile. Dès la pointe du jour, il part de son grand pas calme et balancé de vieux laboureur, un panier dans la main gauche et un vieux couteau dans la main droite. On le voit se baisser sur l'herbe encore humide, et il rapporte sa récolte avant l'heure de traire. Il les a bien cueillis, entiers, immaculés, d'un tendre coup de lame. Je lui en fais compliment. « Que voulez-vous, me dit-il, la femme les aime bien. Et puis, de temps en temps, ça change des pommes de terre ! »

LETTRE OUVERTE A MONSIEUR JULES FAVRE

Cher Monsieur,

Il y a des livres qu'on voudrait avoir écrits parce qu'on les aime, et parce qu'on se dit que si on les avait écrits on pourrait s'accorder à soi-même un peu plus de respect. Quand d'aventure je me vois dans un miroir, je n'ai aucune envie de saluer mon image, car je discerne trop ses faiblesses. Mais si c'était à moi que le monde dût les Annales de Tacite, je me draperais d'une toge de pourpre avant de passer devant mon armoire à glace, et si j'avais été capable de penser et d'écrire « Les associations fongiques des hauts-marais jurassiens et de quelques régions voisines », je m'accorderais un large sourire en même temps qu'une couronne de linaigrettes en me disant : Mon cher ami, cette fois, te voilà prêt pour l'éternité.

C'est vous dire qu'à mes yeux votre livre, avec son titre si technique et si bien fait pour décourager les esprits obtus, est un grand livre. Bien sûr vous n'attendez pas ces tirages fantastiques qui font la gloire immédiate et éphémère d'un romancier avec sa fortune. Aucun prix Goncourt ne vous signalera à l'attention des foules, et nous ne sommes probablement guère plus de quelques centaines de lecteurs capables de vous suivre et de vous comprendre. Mais soyez-en sûr, ces lecteurs-là sont de vrais lecteurs, des fidèles, des amis, et aussi longtemps qu'il y aura des tourbières dans le monde, il y aura de temps en temps un mycologue passionné pour mettre ses pas dans les vôtres sur les coussins des sphagnums avec votre ouvrage dans sa poche. Il sera impossible à celui qui sait et qui pense de connaître ces paysages étranges sans vous connaître aussi, sans savoir que vous l'avez précédé, sans retrouver votre regard et votre expérience. Vous avez tout vu, tout senti, tout deviné, et presque sans y penser vous êtes devenu le guide et le maître de ces lieux où souffle désormais votre esprit.

Quelle curieuse aventure est la vôtre ! Vous avez passé votre vie à déterminer, à nommer et à dénombrer des espèces de champignons qui naissent à l'ombre des pins à crochets et des maigres bouleaux. On devine que vous vous êtes trempé les pieds bien des fois dans les « gouilles » ou dans les rigoles de ces terrains traîtres et spongieux. On vous voit sondant du regard ces récifs branlants, écartant les myrtilliers, retournant les feuilles mortes, explorant les grandes touffes de cypéracées coupantes, comme nous le faisons après vous, et inventant là toutes sortes de formes fongiques inconnues et aberrantes. Il faut l'avoir éprouvé soi-même, même quand c'est après vous, pour comprendre le plaisir d'exploration que donne la quête de ces petits riens. Laissons les autres aller au diable pour vaincre des Annapurna ou des Fitzroy impossibles. Vous avez fait bien plus sans que personne s'en avise. Ces alpinistes bruyants ont mis leur pied héroïque sur des cimes où après tout il suffisait de monter. Vous, vous avez débrouillé un mystère dont tout le monde ignorait l'existence parce qu'il était à notre porte.

Grâce à vous, j'ai su que j'avais trouvé un jour au Russey le magnifique Lactarius repraesentaneus. Je vous l'avais dit, et vous

avez poussé le souci de l'exactitude jusqu'à signaler ce mince incident dans votre livre. Et voilà que pour jamais je suis lié à vous par le trait d'union d'un champignon rare. Et peut-être dans cent ans, un de nos successeurs s'obstinera à scruter les tourbières du Russey en disant : Puisque celui-là avait trouvé ici ce Lactaire, pourquoi pas moi? Il y a là de quoi nourrir mon amour-propre.

Mais vous avez fait bien plus qu'un catalogue, quel qu'en soit le prix. J'ai déjà lu et relu plus de dix fois votre ouvrage, et je m'arrête toujours plus longtemps aux derniers chapitres. Nulle part peut-être je n'ai vu l'exemple d'une telle probité intellectuelle. Je suis sûr que vous êtes parti de la tentation que tout le monde éprouve dans les tourbières de rattacher à la tourbière toutes les espèces qu'on y trouve, puisqu'on ne les trouve pas tredit? Pourtant, en examinant les espèces les unes après les ailleurs dans le Jura. C'eût été si facile, et qui vous aurait conarrivé à des conclusions tout à fait différentes. Vous avez établi que la plupart de ces champignons sont simplement des calcifuges (ou des acidiphiles) qui trouvent là un abri contre les calcaires jurassiques, que d'autre part leur origine doit vraisemblablement être cherchée dans la flore nordique, que le plus grand nombre se retrouvent soit dans les Vosges cristallines soit dans autres et selon ce qu'on connaît déjà de leur écologie, vous êtes les Alpes centrales et qu'en fin de compte les sphagnicoles exclusives se réduisent à assez peu de chose.

J'admire votre prudence, votre clairvoyance et vos restrictions. Là où d'autres auraient tranché d'estoc et de taille, affirmé et pourfendu, vous avez abouti à d'admirables peut-être, et votre modestie s'est complu à ramener un ensemble d'apparence presque magique aux proportions toutes simples du raisonnable. Vous avez vraiment expliqué avec une clarté cartésienne une chose qui tombait sous le sens et que donc personne n'avait vue.

Y a-t-il là de quoi être déçu? Bien au contraire. La vérité est toujours plus étonnante que les miracles. J'ai trouvé Lactarius helvus dans les tourbières et au sommet de l'Ungersberg qui doit être un des endroits les plus arides de l'Europe. Grâce à vous, je sais pourquoi. Ce Lactaire a besoin des pins pour le nourrir, ne supporte pas le calcaire, et exige une certaine altitude. Le reste

n'a pas d'importance. Voilà comment l'intelligence résout une antinomie d'apparence absurde.

Je m'avise qu'en célébrant votre philosophie, j'oublie de dire que vous êtes peut-être bien le plus grand connaisseur de champignons de notre temps. Peu de gens autant que vous ont travaillé sur le terrain, moins encore ont atteint votre sécurité dans la détermination, et tout compte fait, cher Monsieur Favre, il faut vous mettre sur la liste des très grands mycologues. Vous avez des égaux, mais pas de maîtres, parce que vous en êtes un.

Si j'étais roi et que vous ne fussiez pas le libre citoyen du pays le plus démocratique qui soit au monde, je vous anoblirais immédiatement. Vous seriez fait ce que vous êtes, le Baron Favre des Hauts-Marais, et porteriez en chef un Cortinaire d'argent flanqué de sphagnes d'or sur champ d'azur. Mais votre titre de noblesse est dans votre œuvre et vos compatriotes et confédérés peuvent s'enorgueillir de compter parmi eux un esprit comme le vôtre. Sachez seulement que le respect que vous méritez a dépassé vos frontières et que les mycologues français vous réservent dans leur Panthéon une place dont vous n'avez pas à vous plaindre et où Madame Favre vous accompagne avec ses pinceaux.

Recevez, cher Monsieur et cher Maître, par une voix bien insuffisante, l'hommage de tous ceux qui, outre-Jura, comme vous dites, vous connaissent, vous doivent tant et vous suivent.

A VOL D'OISEAU

Il m'est arrivé voici peu d'écrire tant de choses — peut-être trop — à propos des champignons, que j'ai cru avoir vidé mon sac et que j'ai songé à me taire avant de radoter. Mais ne se tait pas qui veut, et qu'une idée vous vienne, il faut s'en délivrer avant de savoir si elle est bonne ou mauvaise. Les idées — ou ce qu'on appelle ainsi qui n'en mérite pas souvent le nom — tant qu'elles sont inexprimées sont comme les petits chats dont rien ne peut faire deviner la couleur avant leur naissance, et ce n'est qu'après qu'on voit ceux qu'il faut noyer.

Ayant toujours soutenu que l'important d'une science n'est pas cette science elle-même qui n'est qu'une prétention ou une

*****

idole, mais son exercice, convaincu en conséquence que les mycologues sont plus intéressants que la Mycologie et que la Mycologie n'est que l'état actuel de notre pensée, sinon de nos erreurs, à propos des champignons, j'ai occupé ma réflexion à définir ce qu'était la condition mycologique. Bien entendu ces promenades autour d'une science n'ont aucune portée scientifique, pas plus que n'a de portée militaire le récit de l'historien qui essaie d'expliquer la campagne de la 1re Armée française. Le général n'y reconnaîtra jamais l'essence de sa manœuvre, le hussard n'y trouve pas sa place et le fantassin qui a traversé le Rhin sur un radeau n'y reverra ni ses engins ni ses misères.

Cette image militaire n'est pas mauvaise pour expliquer notre Science. J'y distingue à la base l'infinie piétaille des ramasseurs de toute sorte. Il y a le simple amateur d'omelette ou de salmis, le maître-queux ésotérique et passionné de saveurs rares, le vulgaire commerçant, le maniaque de la détermination à tout prix, l'esthète curieux de l'étrangeté des formes, et un peu plus haut, celui qu'on appelle le collecteur avisé. Combien sont-ils? Voilà un recensement bien difficile à établir, mais en France, le fantassin du Champignon doit bien atteindre les 10 % de la nation et davantage à la campagne.

On peut se moquer de cette innocente fantaisie et mépriser tous ces chercheurs aiguillonnés par la cupidité et la gourmandise. Il y a aussi ceux qu'anime un zèle sacré. Fussent-ils aussi rares par rapport à la masse que le diamant dans l'ensemble de la terre ou que les héros dans le corps d'une armée, ils sont la base même de la mycologie et lui fournissent une matière première sans laquelle elle n'existerait pas. Leur connaissance des champignons est tout immédiate et primitive. Un nom leur suffit et leur ambition ne vise pas plus haut. Pourtant, ils sont aussi le réservoir anonyme où se recruteront les gradés. Ceux qui sortiront du marécage de l'espèce atteindront parfois tout seuls l'état-major, et de là contempleront à vol d'oiseau la manœuvre à laquelle ils participaient naguère sans en saisir le sens.

C'est bien d'un état-major qu'il s'agit, plus vite obéi et avec moins de discussion que tous les autres. Quand M. Heim décrète que Naucoria cucumis devient Macrocystidia cucumis, ses lieutenants et ses confidents qui savent de quoi il s'agit pour

avoir regardé par le bon bout du microscope disent immédiatement Macrocystidia et peu à peu le nom nouveau gagne les sous-officiers et bientôt sera adopté par l'homme de troupe qui fera toute confiance à son créateur sans chercher plus loin. De même quand M. Kühner nous assure que grâce au carmin acétique on peut enfin démembrer raisonnablement les Tricholomes, tous les mycologues pensants ou non le suivent sans hésiter, parce qu'on sait qu'il ne peut pas plus avoir tort que s'il avait reçu cette révélation sur le mont Sinaï. Ou quand M. Romagnesi coupe en quatre une Russule, ceux qui sont au courant des Russules (happy few!) se réjouissent et sont convaincus d'avance cependant que le troupier s'efforcera de retrouver ses espèces et les trouvera.

Et puis, il y a les plans secrets du Pentagone, qui ont la particularité de demeurer secrets même quand ils sont divulgués. C'est qu'ils se défendent eux-mêmes, et il serait curieux de savoir combien de lecteurs peuvent suivre la discussion d'une polarité sexuelle, l'exposé d'une phylogénie ou l'étude cytologique et caryologique d'un mycélium; plus curieux encore de savoir combien de lecteurs, parmi ceux qui peuvent comprendre, sont capables de les lire avec un intérêt réel, comme on lirait un roman policier dont l'auteur soit le détective et pour la pure satisfaction de connaître quelque chose qui ne sert absolument à rien. Il vaut mieux ne pas savoir. Mais n'y aurait-il que deux ou trois de ces lecteurs, il vaudrait encore la peine de publier de tels travaux, car peu à peu leur écho nécessaire traverse toute la hiérarchie et finit par imprégner la base. Ainsi personne n'a lu Freud, mais le premier terrassier venu sait ce que c'est qu'un complexe ou qu'un refoulement; personne n'a lu Valéry, et nous savons tous que « nous autres civilisations nous sommes mortelles ».

On affecte, dans les milieux officiels de l'Université (cette « avare tétine », comme disait Mallarmé) d'affubler les déterminateurs et les connaisseurs d'espèces du sobriquet péjoratif de systématiciens et de tenir leur activité pour inférieure et indigne d'un savant véritable. Ah, chers lecteurs, quelle bonne farce! Je sais bien que les hypothèses géniales ou les théories fastueuses ont un tout autre relief que la distinction d'un Coprin d'avec un autre Coprin, et j'y prends moi-même un plaisir infini. Mais en

vérité, je ne vois pas où est la séparation entre la systématique et le reste. Si nos Maîtres n'étaient pas capables de déterminer sur le terrain d'un souverain coup d'œil les moindres broutilles, comment pourraient-ils philosopher sur les champignons? S'ils n'étaient pas des systématiciens supérieurs, comment sauraient-ils de quoi ils parlent et que serait l'élément de leur pensée? Autant un général sans troupes ou M. Dupont qui manœuvre de vains drapeaux au café du Commerce pendant que les vrais soldats se font casser la figure.

S'il est vrai que le magistrat ou le souverain ne peuvent s'occuper des détails et qu'ils promulguent des lois sans se soucier des cas d'espèce, c'est tout autre chose pour le Mycologue. Il n'y a pas de détails dans la Nature où tout peut revêtir la première importance. Une granulation carminophile que personne n'avait soupçonnée peut faire éclater un genre, le pore germinatif d'une spore peut expliquer une origine, une odeur, un enchaînement, et un poil d'arête pèse aussi lourd qu'un mammouth pour interpréter une famille. Mais tous ces détails, qu'en ferait-on si l'on n'était sûr de l'espèce à laquelle ils se rapportent? Ils conduiraient à de vaines fantasmagories dont nous avons déjà vu des exemples.

C'est pourquoi je considère que tout botaniste et plus encore tout mycologue est avant tout un systématicien. Il n'y a que le degré qui change et mesure sa valeur. On distinguerait ceux qui se contentent de savoir, comme ces grammairiens érudits qui savent Homère par cœur sans en pénétrer le moins du monde le sens. Ils n'y voient qu'une collection d'exemples. Il y a ceux qui savent et qui comprennent, comme ces professeurs qui peuvent expliquer Homère mais n'en sentent pas l'esprit. Il y a enfin ceux qui savent, qui comprennent et qui connaissent, comme le poète qui sait assez le grec pour se moquer de la grammaire et pour trouver dans Homère son soleil et sa joie. Aussi les vrais grands savants sont-ils sans le savoir les poètes de leur science. Ils ne l'avoueront pas, parce qu'ils sont modestes. Mais vous, Monsieur Heim, vous Monsieur Kühner, vos Inocybes et vos Mycènes sont de si magnifiques constructions de l'esprit qu'on les lirait encore même si les Inocybes et les Mycènes n'existaient pas plus qu'Ulysse fils de Laërte ou Achille nourrisson de Zeus.

Ne criez pas au paradoxe, puisque je lis ces livres consacrés à des genres que je connais très mal et ne connaîtrai jamais beaucoup pour le plaisir de les lire, et je sais n'être pas seul.

Tout le monde n'est pas un aigle, Dieu merci. Mais le vol des aigles sert à tout le monde. Quand à moi, si j'ose examiner mon cas après avoir essayé de comprendre celui des autres, je m'avoue bien embarrassé. J'ai bien peur de n'être qu'un paramycologue, n'ayant acquis de la Mycologie que ce qui me faisait plaisir, par bribes, sans effort, sans travail ni système. Capable de goûter les travaux d'autrui, je n'ai pas la discipline qu'il faudrait pour produire quelque chose de sérieux. Je pense avec passion et ne crois pas ce que je pense. Je n'admire que ce que je ne peux pas faire et tiens mes capacités pour insignifiantes. La science m'obsède et m'exaspère, par excès du désir de savoir, faute d'en connaître la nature et par trop de conscience de mes limites. Si bien qu'en fin de compte j'en arrive comme Socrate à savoir seulement que je ne sais rien, tant le peu qu'on sait qui paraît énorme aux ignorants est dérisoire au prix de nos ignorances. Et le dernier mot de ma misérable sagesse, c'est que du fantassin au général, l'important n'est pas de savoir mais d'apprendre. Car le savoir appartient à tout le monde, l'objet du savoir est absurde, et tout ce qui compte, c'est le progrès qu'il permet à l'esprit. Un mousseron n'est rien. Cueillir et nommer un mousseron, c'est quelque chose. Mais avoir une Idée sur les mousserons, c'est le propre de l'homme tout autant que le rire ou la musique. Que ceux qui ne sont pas d'accord lèvent le doigt!

REALITES

Un de mes amis, mathématicien très puissant, philosophe par surcroît et qui cependant m'honore de quelque estime, m'a tenu récemment ce discours : « Vous êtes des gens étonnants, vous autres mycologues, et j'admire que vous puissiez discuter à perte de vue sur des notions qui ne sont ni évidentes, ni claires, ni distinctes. Et ce qui me stupéfie le plus, c'est que vous arriviez à dire des choses d'apparence sensée à propos d'objets dont vous ne connaissez ni la nature, ni les principes. Nous autres, nous avons l'avantage de développer nos pensées

avec une rigueur qui ne laisse aucune place à la discussion une fois que la démonstration est achevée. Même quand nous jouons sur les notions les plus abstruses (elles le sont parfois tellement qu'elles échappent à l'imagination la plus audacieuse) nous savons exactement ce qu'elles recouvrent, car il n'y a dedans que ce que nous y avons mis. Nous nous mouvons dans une clarté totale et la seule ombre qui nous reste, c'est la limite même de notre esprit. Mais nous ne quittons jamais la réalité dans ce qu'elle a de plus irréductible. Si pour une hypothèse ou une théorie nous l'abandonnons un moment, c'est pour bientôt la rejoindre un peu plus loin, et si nous ne la rejoignons pas, c'est la preuve de notre erreur. Comment, vous autres botanistes, pouvez-vous être en paix avec vous-même? Il me semble que vous savez que vous ne savez pas ce que vous dites, puisque la réalité que vous cherchez à circonscrire vous échappe toujours, et vous le dites quand même..... »

— En effet, lui dis-je, vous avez bien de la chance. Il est vrai que les cas d'égalité des triangles (excusez-moi si c'est le seul souvenir que j'aie de la géométrie) m'ont donné une impression de réalité accablante. Et c'est même la raison pour laquelle je n'arrive pas à m'y intéresser. Remarquez que je comprends très bien une démonstration mathématique. Je la suis même avec plaisir, comme une espèce de prestidigitation ingénieuse. Mais j'ai le sentiment que tous ces théorèmes ne me concernent pas. Ils ne m'inspirent qu'une morne indifférence, comme un roman policier dont on connaîtrait d'avance le dénouement.

— Ah si vous vouliez vous en donner la peine, vous verriez qu'il y a là pourtant des constructions tellement sublimes qu'elles rejoignent la plus haute poésie!

— Je veux le croire, cher ami, et vous féliciter d'y accéder. Pourtant, je dois vous faire un aveu, où vous ne verrez peut-être que mon infirmité la plus incurable. Si vos mathématiques me laissent froid, c'est qu'après tout n'importe quel esprit bien fait peut y mordre. Descartes a dit là-dessus des choses fort pertinentes, tandis que mes misérables champignons me surexcitent par leur absurdité même. Il y a pas mal de gens pourvus d'un véritable génie qui les ont étudiés avec fureur pendant toute leur existence, et qui ont avoué à la fin qu'ils n'étaient guère plus avancés qu'au commencement. Après les avoir disséqués dans leurs derniers replis, les avoir cultivés, les avoir violentés de toutes manières, la réalité des champignons leur est demeurée aussi parfaitement étrangère que celle des habitants de la pla-

nète Mars. Ce sont pourtant des créatures très simples, faites de rien, et si élémentaires qu'on devrait en épuiser tout de suite les secrets. Hélas! Regardez ce vulgaire amadou sur ce tronc d'arbre, un simple Trametes quercina. Vous voyez, je connais son nom, je sais comment il se reproduit, se nourrit, se développe. Je sais par surcroît où nous l'avons classé, quels sont les champignons les plus voisins, dans quelle lignée ou plutôt quel phylum il prend place, et pourtant...

— Pourtant que voulez-vous de plus? Ne l'avez-vous pas défini une fois pour toutes? Il me semble que la connaissance de ces formes peut se limiter là sans inconvénient majeur.

— Détrompez-vous, cher ami. A vouloir raisonner ici comme on raisonne en géométrie, on est sûr de tomber à côté. Car vous oubliez un tout petit détail, qui fait que notre logique ne saurait être la vôtre.

— Parbleu je vous en défie bien! Comme s'il pouvait y avoir deux logiques! Vous me scandalisez complètement et si je m'écoutais je vous répondrais par un blasphème bien senti. Expliquez-vous quand même, je vous prie.

— Eh bien, c'est vous qui allez vous expliquer. Dites-moi, avez-vous jamais été amoureux, tout mathématicien que vous êtes?

— Il faut reconnaître que oui.

— Vous avez alors remarqué que certainement vos idées suivaient un cours un peu particulier et que vous ne raisonniez pas sur l'objet aimé comme sur la quatrième dimension ou sur les espaces fibrés auxquels je n'ai rien pu comprendre?

— Il est vrai, et j'ai même quelque honte d'avoir parfois fait foin de toute déduction et d'avoir ainsi confondu des servantes d'auberge avec la reine de Saba.

— C'est un plaisir de l'apprendre et de se rendre compte ainsi que vous êtes un être vivant.

— Que voulez-vous dire?

— Que si votre intelligence fonctionne comme un cerveau électronique sans aucun parti pris, il reste en vous quelque chose qui échappe à cette infaillibilité et vous rend fréquentable, comme les champignons.

— Vous m'abaissez singulièrement.

— Pas du tout. Je retrouve seulement en vous l'essence de la vie dont le seul caractère est d'être imprévisible. Je suis sûr que vos dieux eux-mêmes, qu'il s'agisse d'Einstein ou du prince de Broglie ont leur petit coin de fantaisie. Il faut qu'un mathé-

maticien, par compensation sans doute, soit marxiste ou dévot de la Sainte Vierge, ou exerce quelque vice inédit.

— Personnellement, je ne suis que bouddhiste bon teint.

— Nous y voilà, et en pleine mycologie. Vos méditations coutumières vous font vivre dans le domaine de l'universel et du déterminé. Mais les êtres vivants, par définition, sont singuliers. Les lois qu'on leur impose sont à peine établies qu'elles se trouvent en défaut. Nos classifications ne sont qu'un rangement commode et probable, mais qui n'atteignent pas plus la réalité que les méridiens et les parallèles qui couvrent la terre de leur idéal réseau. La notion d'espèce qui paraît séduire un profane se désagrège à l'examen comme un château de sable à la marée montante. Je vous ai nommé tout à l'heure Trametes quercina. Il suffirait probablement de s'en donner la peine pour découvrir sous ce nom deux cents petites espèces ou races qui ne se connaissent plus malgré des apparences semblables et refusent de copuler ensemble. Chaque individu rencontré nous propose ainsi quelques abîmes si profonds que les méhodes les plus précises n'arrivent avec eux qu'à des conclusions en forme de rêveries.

— A quoi bon alors persévérer dans une voie sans issue?

— Croyez-vous que la vôtre soit plus ouverte? Elle se ferme sur autre chose, voilà tout. Nous, en partant d'une hypothèse absolument pessimiste, à moins que nous ne comprenions jamais l'objet de notre étude, nous sommes arrivés quand même à quelques petites évidences. Peu de chose, en vérité, mais d'un travail acharné et silencieux pour seulement nommer les formes les plus évidentes et pour éclaircir quelques aspects bien grossiers de leur biologie. Ces résultats semblent énormes quand on les conquiert, et puis quand c'est fait et qu'on regarde en arrière avec bonne foi, on sait que ce n'est presque rien et que leur substance tiendrait en deux ou trois volumes, alors que ce qui reste à faire est une énorme forteresse encore inexpugnable. Nous, nous luttons encore dans les douves et sur le pont-levis, et nos échelles sont trop courtes pour atteindre les créneaux, à plus forte raison ignorons-nous ce qui se passe dans la salle d'armes et dans les oubliettes. Il est curieux de penser que nous connaissons à quelques quintaux près le poids de Sirius et que la spore d'une Oronge nous est une énigme encore insoluble.

— Vous me faites croire que les mathématiques sont un jeu d'enfant.

— Je suis convaincu du contraire, ne serait-ce que par le petit nombre de ceux qui en sont capables. Mais le nombre des mycologues capables est peut-êre encore plus mince. La raison en est simple : toute science, quand elle s'avance un peu loin, se sépare de l'immédiat et du sensible. Tout le monde peut raisonner sur un angle ou sur un mousseron. Arrivez aux géométries non euclidiennes ou à la phylogénie des Agaricales, il n'y a plus personne.

— J'ai en effet laissé beaucoup de compagnons en route.

— C'est votre honneur, car moi, c'est moi qu'on laisse en route. Je me sens trop souvent essoufflé et ne suis plus. Mais je continue quand même. La vie est un phénomène tellement invraisembable, qu'avec elle on peut s'attendre à tout, et même à la comprendre sans avoir rien appris, parce que la matière vivante a besoin d'être sentie avant d'être étudiée. Nous projetons les mathématiques en dehors de nous, dans l'absolu, à moins que peu à peu nous ne découvrions leurs lois que nous arrachons à l'inconnu et à une autre volonté. Les champignons qui vivent et meurent, c'est déjà nous, et c'est toute la différence.

L'IDÉE DE GENRE

Je vous assure qu'être mycologue — ou seulement essayer — est une aventure terrible. Ainsi nous discutons des espèces, et à peine savons-nous ce qu'est une espèce. Nos livres le savent et les définissent admirablement. Mais la nature ne sait pas lire et on ne trouve pas dans les bois un seul individu qui soit conforme tout à fait à son état civil officiel. Il a toujours quelque chose en plus ou en moins et le plus assuré déterminateur est seulement celui qui met le plus de chances de son côté. Il y a vingt ans, j'aurais donné ma tête à couper sur un nom fourni par moi. Je ne hasarderais plus aujourd'hui le bout de mon ongle. Tenez, vous connaissez tous Hygrophorus niveus. Il y en a tellement ces temps-ci dans nos prairies qu'on voit des armées de femmes en remplir inlassablement des corbeilles. C'est un champignon qu'on leur abandonne à cause de son innocence et de sa récolte aussi interminable que facile.

Oui, on croit le connaître. Quand on en a vu des milliers, on en doute. Son épithète spécifique indique qu'il doit être blanc comme neige. C'est presque toujours le cas. Mais voilà, il peut être rose, ou jaune, ou gris, ou café au lait. Il y en a de nains comme des

******

Mycènes et de géants qui singent les Clitocybes. Où commence cette espèce? Où s'arrête-t-elle? En est-ce une ou dix? J'opte pour une, par paresse peut-être et par sentiment. Car en raisonnant sec, on peut admettre que niveus est un linnéon qui recouvre une kyrielle de jordanons impossibles. Si vous ne me croyez pas, venez le contempler ici, au centre de son aire et dans son plus grand foisonnement. Vous ne saurez plus ce qu'il faut croire, mais très bien ce qu'on ne peut pas penser.

Cette incertitude n'engage pas le sort de la planète, évidemment. La politique ne s'en est pas encore mêlée et il est permis d'hésiter sur ce chapitre sans passer pour une vipère lubrique ou un rat visqueux. Et si les espèces me tourmentent déjà, mon inquiétude monte encore d'un degré quand je passe aux genres. Cette notion de genre est presque évidente quand il s'agit des phanérogames. Un Rubus, un Rosa, un Lilium, un Erica présentent à l'esprit une idée claire.

Mais considérez les genres de Champignons qui paraissent les plus distincts, les Amanites par exemple. Champignons à volve, à spores blanches et à pied séparable. Cette définition les recouvre toutes, mais approchez et prenez votre loupe. Qu'y a-t-il de commun entre vaginata et solitaria, entre phalloïdes et ampla? Les différences physionomiques sont telles, sans aller jusqu'au chimisme des spores, qu'on peut aussi bien accepter Amanita comme famille dont les sections sont autant de genres, ou comme genre homogène dont les sections ne sont que des mailles.

Serrer la nature de plus près... c'est vite dit. Mais tout n'est qu'hypothèses, et si les unes sont évidentes, les autres sont seulement probables. Quantitativement, il y a un genre Amanita, ce qui suppose que tous les Champignons qu'il comprend sont les descendants divers d'un ancêtre commun. C'est probable. Mais le diable me souffle : Et s'il y avait plusieurs ancêtres? Si la formule « Amanita » était le produit de trois ou quatre lignées différentes? Hélas, nous n'en saurons jamais rien. Le genre s'est imposé tel que nous l'avons fait, on peut l'amputer si l'on veut d'Amanitopsis et d'Aspidella, il demeure pourtant comme un de ces « oreillers du doute » où selon Montaigne dorment le mieux les têtes bien faites (1).

---

(1) *En réalité, cette formule qu'on prête à Montaigne n'est pas de lui, et sort tout droit d'une interprétation que fait Pascal de la pensée du Maire de Bordeaux. Elle court maintenant tous les manuels de littérature comme si elle était authenthique, et tout le monde la répète sans aller voir à la source qui n'existe pas.* (*Cette mise au point est due à la sagacité de M. Marcel Josserand, que je remercie de m'avoir remis sur le bon chemin.*)

Les premiers Mycologues qui ne savaient par où commencer avaient créé d'abord (au fait, lequel est-ce?) le genre Agaricus pour tous les Champignons à lamelles. Cette solution satisfaisait leur esprit qui valait bien le nôtre, puisqu'ils l'ont adoptée. Mais voilà, ils ne s'étaient pas demandé ce qu'est une lamelle et ils mettaient dans le même énorme sac une lame de Chanterelle, d'Hygrophore, de Paxille, de Russule ou de Lépiote. Si bien que le genre Agaricus était un monde dont Fries lui-même avait à peine osé distraire quelques groupes vraiment trop particuliers.

Mais depuis, que de « progrès » dans cette voie! Quélet a donné le premier coup de bélier à la muraille et nous sommes entrain d'en casser les derniers moëllons. Nous opérons en deux temps. Un mycologue autorisé découvre un jour une cystide barbelée dans une espèce d'apparence anodine, ou bien une autre a les cheveux en brosse qui devait les avoir plats. Aussitôt on monte en épingle ce caractère aberrant, on démontre que cette espèce ne peut plus demeurer sans faire de scandale à côté de ses anciennes sœurs. Il arrive alors qu'on la change de genre. Il est plus fréquent qu'on lui fasse une petite loge pour elle toute seule en attendant que d'autres espèces viennent la rejoindre.

La chose arrive si le genre est bon, et il se trouve alors conservé. Mais à côté de ceux-là, combien ne tiennent pas, pour employer notre argot! Les Nematoloma sont redevenus des Hypholomes. On a ressuscité Agaricus sensu stricto pour les Psalliotes qui furent des Pratelles. *Et qui sont de nouveau des Psalliotes!* On tremble pour ce qui reste des Tricholomes. Et les Bolets? Est-ce une famille ou des genres? Ecoutez-le en confidence : j'admets le genre unique Boletus pour tous les Bolets parce que je pense éternuer toutes les fois que je dis Krombholziella scabra. A quoi tiennent les convictions, quand même!

Et voilà que je n'ai rien prouvé du tout. J'aimerais tant pouvoir dire à mes fidèles lecteurs que tous ces genres sont excellents ou qu'ils ne valent rien! A vrai dire, j'en connais de sûrs comme les Inocybes, d'indubitables comme les Russules (encore qu'on puisse épiloguer sur le groupe des Compactae), j'en connais qui m'agacent comme les Rhodopaxillus, d'autres qui m'horripilent comme Armillariella, d'autres auxquels je ne comprends rien, d'autres enfin dont je sens le besoin et qui n'existent pas encore.

Et puis, on s'habitue à tout. Telle coupure générique au début me faisait dire : *Quousque tandem, Catilina, abutere...* Ensuite, le nomen novum enregistré malgré moi s'est installé dans ma

mémoire. Il y a travaillé tout seul, et un beau jour, à l'occasion, il sort de lui-même. Les Macrocystidia, les Phaeocollybia, les Lyophyllum me sont ainsi devenus naturels. « Il faut bien vivre avec son temps » m'a dit l'autre jour ma voisine qui venait d'acheter un Solex. Elle avait tourné une page de sa vie. Les mycologues plus favorisés en tournent une tous les jours et doivent sans fin oublier la dernière, apprendre celle qui passe et prévoir la suivante!

AUTOUR D'UNE FLORE

Toute l'Europe pensante — c'est-à-dire tous les mycologues — a fait désormais connaissance avec la Flore de MM. Kühner et Romagnesi. On l'avait espérée si longtemps, on en avait suivi les progrès avec tant d'impatience, on s'était chuchoté tant de choses à son égard, en un mot l'attention était tellement tendue à son propos que parfois on tremblait d'avance à l'idée d'être déçus et c'est presque en frissonnant que j'ai ouvert la boîte où elle était enfermée et que j'en ai religieusement coupé les feuillets.

N'ayez crainte, je ne vais pas en entamer ici le compte rendu. Je sens trop mon infirmité devant ce monument et je laisse aux égaux de nos maîtres le soin de la critique. Pour moi, simple usager, mon propos est différent, et maintenant que je l'ai lue, étudiée, compulsée, maintenant que grâce à elle j'ai réussi quelques déterminations que je croyais impossibles, et puisque grâce à elle j'y vois un peu plus clair dans notre science, c'est mon devoir peut-être, au nom de centaines d'autres, de clamer ma gratitude. Nous voici dotés, du débutant au spécialiste, d'un outil de travail qui rejette dans l'ombre tous ceux qui l'avaient précédé. La mycologie européenne peut se reposer cinquante ans sur ce sommet et y reprendre sa respiration avant de songer à monter plus haut encore.

Car il s'agit bien d'une étape. Je m'en doutais. Cependant, à voir tout ce qu'il faudra apprendre et acquérir de nouveau, j'en ai le souffle un peu coupé. Je ne parle pas des nouveautés de la classification, beaucoup étaient prévues, et nous avons déjà tellement changé de nomenclature générique que nous admettrons sans discuter ces derniers changements, justement parce que ce seront les derniers. Désormais, j'en fais le serment, je m'en tiendrai là, et quand je citerai le nom d'un champignon, ce sera sensu

Kühner et Romagnesi. Tant pis pour les ancêtres... Mais bien plus, dans le dédale même des espèces, même dans les genres les mieux connus, je m'aperçois à chaque pas que je m'étais trompé, et que ce que je nommais de telle manière aurait dû l'être de telle autre. Quelle gymnastique correctrice en perspective pour l'esprit! De quoi ne pas vieillir pendant dix ans.

Mais ce serait tout de même là un mince mérite. Rompre ses habitudes n'est pas toujours agréable. J'y trouve beaucoup plus. D'abord, j'ai pu déterminer trois Inocybes. Les gens sérieux vont se moquer de moi, mais je l'avoue tout cru, je n'avais jamais osé déterminer un Inocybe et je n'en connaissais qu'une douzaine et demie par tradition orale. C'est un point énorme. J'ai été moins heureux avec les Russules. Mon microscope est insuffisant, et je vois bien qu'il faudra que j'en passe par les réactifs. C'est dur à mon âge, et avec mon damné daltonisme. A ce propos, je trouve le chapitre des Russules épouvantable. La faute n'en est pas aux pauvres auteurs qui se sont donné tant de mal, mais aux Russules elles-mêmes. Je pense que celui qui les rendrait faciles ne le pourrait qu'en faisant illusion et en les illuminant de ces clartés fallacieuses pires que les ténèbres. Elles sont ce qu'elles sont, innombrables, cachottières, protéïques, foisonnantes, et nous n'y pouvons rien. Il faut les prendre telles quelles, ou les laisser pour compte. On tâchera donc de s'y remettre une fois de plus, oubliant tout ce qu'on croyait savoir, qui était bien peu de chose. M'en voici au point où j'ai peur d'en nommer une seule. Virescens elle-même me laisse des doutes, et cyanoxantha avec tous les sosies qu'on lui connaît maintenant ne m'inspire plus confiance. Peut-être même faut-il admettre qu'aucune Russule ne peut être nommée sur le terrain, et qu'il faut 48 heures d'examens cliniques et de réflexion profonde pour savoir à peu près de quoi on parle. Nos anciens qui les nommaient sans sourciller ne savaient pas leur chance.

Quant aux Cortinaires, la nouvelle Flore nous les présente comme un océan presque inexplorable. Je m'en méfiais, et m'en voici convaincu. Je ne le regrette pas. Après les avoir beaucoup fréquentés, je suis certain maintenant qu'il y en a dans la nature beaucoup plus qu'il n'y en aura jamais dans les livres. Preuve en soit qu'à part une centaine d'espèces bien caractéristiques et ubiquistes, on ne détermine jamais les autres très sérieusement. On le pourra mieux désormais.

Beaucoup d'autres chapitres sont moins effrayants. Les Bolets,

les Tricholomes, les Amanites, les Lépiotes elles-mêmes ont fait bien des progrès dans mon esprit. Tout au plus me plaindrai-je de n'y pas trouver quelques formes ou variétés qui me paraissent excellentes. Ainsi de la variété albo-fimbriatum de Tricholoma rutilans, qu'on distingue au premier coup d'œil et qui est si amère; ou encore du fait que certains champignons sont nommés autrement que d'habitude sans que leur synonymie soit toujours évidente. Mais on s'y fera.

J'aurais à dire sur les Hygrophores. Les voyant presque tous tous les ans, je me suis assuré que ce genre réputé si simple et si bien connu est en réalité d'une complexité extrême, qu'un grand nombre de ses espèces sont collectives, et que si l'attention et la mode se portent sur lui, on verra d'ici peu s'allonger considérablement leur liste. S'il y avait dans nos parages un mycologue professionnel capable d'y passer les mois d'octobre et de novembre, ce serait bientôt fait.

Mais il faut voir là peut-être un effet de la volonté des auteurs, qui semblent avoir eu l'ambition d'écrire, si j'ose dire, une flore minimale. Ils ont préféré taire ce dont ils n'étaient pas absolument sûrs, et du coup leur ouvrage gagne en solidité ce qu'il perd en romanesque. Tout n'y est pas, mais tout ce qui s'y trouve étant sûr, prouvé et vérifié, il formera une base indispensable. C'est si vrai qu'un excellent chercheur de champignons de mes amis, de peu de fortune et passionnément désireux de l'acquérir, cherche et vend tous les champignons qu'il peut jusqu'à concurrence du prix pour ne pas grever le budget de sa famille. Il y a une sainteté mycologique.

Et puis, ce qui m'inspire le plus d'admiration dans l'œuvre de nos Maîtres, ce sont des formules de ce genre : « Ce groupe d'espèces est encore mal connu et provisoirement nous ne proposons que quelques jalons... » ou bien : « Ce genre est à peine débrouillé et exigera des études ultérieures. » Connaissez-vous un livre de Mycologie, dont l'auteur avoue ses insuffisances? Quand je débutais — comme M. Kühner — avec Bigeard et Guillemin, ces braves gens m'avaient fait croire qu'ils connaissaient tout et qu'ils avaient tout vu. Pas le moindre doute dans leur esprit. Ils croyaient dur comme fer à tout ce qu'ils pensaient.

Il suffit de penser vraiment et de vraiment connaître pour devenir modeste. L'étude des formes vivantes et des Champignons en particulier, quand elle dépasse l'art d'agrément, se présente comme un abîme au bord duquel on mesure ses ignorances.

On distingue les vrais savants à ce qu'ils l'avouent. Qui ne sait guère croit tout savoir, qui sait tout ne sait plus rien. Cette Flore, à la pointe de la connaissance, nous donne ce qui est acquis définitivement — c'est-à-dire pour un demi-siècle et nos petits-enfants s'arrangeront pour faire mieux s'ils peuvent — et nous indique les points extrêmes où s'est avancée notre Mycologie. Elle a dépouillé pour nous des montagnes de textes écrits, et n'a admis la littérature qu'après confrontation avec la nature. On a le sentiment que les auteurs ont fait table rase, comme Descartes, de tout ce qu'ils savaient. Reprenant ensuite les espèces les unes après les autres, ils les ont redécrites comme si jamais personne ne les avait vues, sans se fier à ce que d'autres en avaient dit. C'est pourquoi si nous y lisons que tel Inocybe a le pied farineux dans le tiers supérieur, que telle Mycène sent le radis et que telle Psalliote a un anneau rudenté, nous pouvons en être convaincus. Tout ce que les anciens ont vu a été revu, ce qu'ils avaient mal vu a été rectifié, et ce qu'ils n'avaient pas vu a été mis en lumière.

« Ah! me disait voici peu un mycologue ami, si nous avions disposé de ce livre vingt ans plus tôt, que de temps gagné pour nous! En avons-nous perdu, des heures, à chercher de flore en revue la description d'une espèce pour renoncer en fin de compte et ne rien trouver du tout! C'est dommage. Nous voici près de la cinquantaine, « la course de nos jours est plus qu'à demi faite », et il faut repartir comme si nous étions des jouvenceaux plein d'ardeur. Nous serons obligés de mourir très tard pour être tout à fait au courant. A ce propos, avez-vous remarqué que les jeunes gens d'aujourd'hui ne s'attachent plus aux sciences naturelles? Ils sont éblouis comme des sauvages pour les merveilles les plus absurdes de notre technique. Quand ils ont vu passer un avion à réaction, allez ensuite les intéresser aux lamelles d'un Hygrophore ou aux cystides d'un Melanoleuca! Ils ne croient qu'à la beauté qui fait du bruit... »

Je suis moins pessimiste. Cette Flore étonnante va réchauffer l'esprit des gens d'âge mûr et exciter l'imagination des débutants. Elle se présente comme une énorme clé, qui n'est pas seulement de détermination, elle ouvre un monde et quel jeune homme bien né résisterait à cet appel? Il y a des livres qui créent des vocations.

Et pour finir, j'avouerai un sentiment qu'il faudra me pardonner. Je me sens très fier, quoique je n'y sois pour rien, que cette Flore soit française. Nous avons beaucoup fait, en France, pour la Mycologie. La voie que nous avons ouverte avec Quélet,

plus près de nous avec Boudier, René Maire et son école, les Hyménomycètes de l'abbé Bourdot, tout nous obligeait à produire cette Flore, et il est juste et bon qu'elle soit née chez nous. On nous l'enviera peut-être, mais on n'en sera pas jaloux. Certaines œuvres viennent à leur heure, ne les écrit pas qui veut et elles ne naissent qu'où elles pouvaient naître. Et une fois qu'elles sont là, elles s'imposent au monde dont elles deviennent l'universel héritage. Monsieur Kühner, Monsieur Romagnesi, vous êtes des gens heureux. Voilà votre nom attaché pour jamais à un livre qui portera votre honneur aux quatre coins de la terre. Aujourd'hui, nous sommes quelques-uns à penser que les vrais Grands ne sont pas ces conducteurs de peuples dont on nous rebat les oreilles, mais bien des hommes comme vous qui en toute modestie avez bâti un de ces monuments qui nous réconcilient avec notre espèce. Elle en a bien besoin !

UN DOUTE DÉSAGRÉABLE

Nous autres mycologues sommes animés d'une ambition très noble en son principe et sans laquelle notre science serait bien décourageante : comprendre quelque chose aux Champignons. Je vous prends tous à témoin. Vous suffit-il vraiment de savoir le nom de ce que vous rencontrez, et nommer les Champignons rassasie-t-il votre soif? Evidemment, c'est déjà tout un art de distinguer un Cortinaire d'un autre Cortinaire, et je suis d'autant plus loin de le mépriser que je le pratique avec fureur depuis des années sans lassitude. Celui qui y a une fois goûté ne peut plus s'en passer et je connais peu de joies qui vaillent celle d'identifier une espèce difficile. Le Nom auquel on parvient — quand on y parvient — est la juste récompense des forts et elle est ignorée des esprits épais et vulgaires. J'ai réussi l'an dernier à déterminer le minuscule et si gracieux Naucoria carpophila, et l'idée que si peu de gens dans le monde se doutaient de l'existence de cette charmante créature, m'a permis d'imaginer que j'appartenais à une élite secrète et de grand prix. C'est là peut-être une grossière vanité, mais je n'en suis pas si sûr après tout.

Cependant quand on a nommé beaucoup de choses on se trouve devant un simple catalogue intérieur et sans âme. Nous avons l'esprit ainsi fait qu'il nous faut y mettre un ordre et rendre l'énumération intelligible. Une liste n'est jamais qu'un fait brut

et qui n'a pas de sens en lui-même. Quand on a pris conscience de ce phénomène, il agit sur notre intelligence comme un pur scandale, et tous tant que nous sommes, du plus humble au plus grand nous nous efforçons d'apporter dans le foisonnement incoercible des choses notre propre méthode et notre propre interprétation. Je ne sais même pas si nous serions capables de faire autrement. Les plus illettrés des chercheurs de Champignons ont à leur sujet des théories personnelles qui ne sont pas toujours sans intérêt car elles ont le mérite d'avoir été conçues en dehors de toute influence et de refléter des observations particulières parfois bien ingénieuses. Pour nous au contraire qui avons été nourris dans le sérail, nous ne pouvons pas émettre une opinion qui ne tienne compte d'abord de toutes les opinions antérieures. Notre science est le fruit magnifique d'une étude et d'une expérience de tantôt deux siècles. Notre pensée, même quand nous la croyons originale, est faite des souvenirs plus ou moins inconscients de tout ce que nous avons lu et appris dans les livres. Et il arrive que quand ce que nous avons appris est vérifié et vivifié par l'expérience personnelle, toute cette science nous devient propre et ne doit plus rien à personne. Nous avons au moins l'illusion de l'avoir faite nôtre. Le seul fait que nous admettons en général sans révolte les noms de genres et d'espèces créés par d'autres que nous en est la preuve. Il n'y a pas de science originale et seulement une façon originale de pratiquer la science, de même que chaque pianiste est bien obligé de jouer à sa manière la fugue de Bach dont toutes les partitions sont semblables.

Il est d'ailleurs très bon que nos devanciers se soient donné la peine de penser pour nous, et que les plus éclairés de nos contemporains continuent cette tradition. Telle idée me vient, mais je n'ose pas m'y arrêter. Si la même vient à M. Heim ou à M. Kühner, j'ai le plaisir de pouvoir l'accepter sans discussion, parce que je leur fais pleine confiance.

Une chose cependant me chipote, c'est que nos maîtres ne sont pas toujours d'accord. Quelquefois on les voit sur un même point aboutir aussi raisonnablement l'un que l'autre à des conclusions différentes. Confrontez seulement les théories des différents spécialistes des Russules et vous serez tout de suite convaincus — et troublés. A mes yeux de débutant ébloui la Mycologie était un tout définitif et sûr, un corpus sans doute ni fissure et un monument harmonieux et facile, dans lequel il suffisait d'avancer pas à pas pour toujours savoir et jamais ne

se tromper. Tout m'était lumière et joie dans ma première Flore et je croyais de tout mon cœur avoir acquis une belle parcelle de la vérité du monde. Hélas! Comme ensuite je suis tombé de haut! Peu s'en est fallu, à de certains moments de désespoir, que je renonce à une science où chaque jour les notions les plus solides sont remises en question et où ce qu'on sait un jour sera périmé le lendemain.

Et après ce détour apparent, je reviens à mon propos. L'autre jour, après avoir lu une magnifique étude sur la phylogénie des Agaricales, pleine de vues savantes et fines, parfaitement raisonnable et vraisemblable, alors que j'avais l'esprit encore tout enivré de cette belle logique et de ces superbes preuves, au beau milieu de ma conviction, le diable je pense a lancé un caillou et a éclaté de rire dans mon dos. La partie ténébreuse de ma cervelle, celle qu'on ne fait pas taire comme on veut, est venue me souffler : « Malheureux! Comme tu te fatigues pour peu de chose! Comme il te plaît de croire avoir compris! Comme tu es fier d'avoir emprisonné la Nature dans tes filets! Quel acte de foi! Mais je vais te confier un grand secret, si scandaleux que personne ne veut l'admettre et que quand on l'exprime personne ne veut saisir ce qu'il signifie : IL N'Y A RIEN A COMPRENDRE! Les choses sont ce qu'elles sont, elles ne peuvent être autrement, et tes chers Champignons sont de simples objets dépourvus de sens, parfaitement anarchistes, qui se sont formés n'importe comment, selon des hasards que tu ne connaîtras jamais, comme toutes les autres créatures. Tu établis dans ton esprit des séries naturelles, comme si tu savais ce que c'est qu'une série et comme si la nature faisait des séries! Tu prouves aujourd'hui que les Russules sont sorties des Lactaires, qui te dit que demain on ne prouvera pas le contraire? Tu as l'esprit infesté par l'idée de progrès et tu crois que les formes les plus complexes sont toujours nées de formes plus simples. Quel enfantillage! Les régressions sont aussi nombreuses que les progressions, car la Nature n'a ni but ni intention. Les Amanites les plus aristocratiques n'ont pas plus de chances de survie que les Clavaires les plus arriérées, et dans l'humanité elle-même, vois-tu que les meilleurs réussissent mieux que les pires? Rentre en toi-même, mon ami, et conviens que ce que tu appelles pompeusement tes idées ou tes pensées ne dépassent guère le niveau de l'opinion, avec tout ce que ce mot détestable comporte de chancelant, de vague et d'inutile! »

Ce dialogue avec moi-même m'avait rendu très triste. Il m'était trop douloureux d'admettre que notre mycologie n'était qu'une construction de notre intelligence et ne contenait pas une trace de vérité ni de réalité. Me serais-je donc donné tant de mal en pure perte et pour une pure illusion? J'ai alors repris comme antidote mes livres préférés, j'ai relu quelques bonnes descriptions, je les ai confrontées avec mes souvenirs, j'ai revu par la mémoire mes stations favorites et j'ai compris que le nihilisme du diable n'était qu'une tentation qui se présente sans doute à tous ceux qui pensent quand l'objet de leurs pensées les dépasse un peu. Mais à supposer que nous ayons accumulé dans nos livres des quantités d'erreurs et que nous ayons appris bien des faussetés, il n'en reste pas moins que nous nous débarrassons peu à peu de ces erreurs et que si nous n'atteignons pas cette vérité après laquelle nous courons si fidèlement, en tout cas nous en approchons quand même. Nous le voyons bien en comparant avec les nôtres les livres de nos ancêtres. Sans diminuer leur mérite, on peut dire que nous avons vu des choses qu'ils n'avaient pas pu voir, et que nous avons pu en tirer des conclusions qui ne leur étaient pas permises dans l'état de leur technique. De plus, notre pensée plus audacieuse s'est hasardée à fournir des faits des explications parfois téméraires et héroïques mais qui ont pour elles l'honneur de vouloir rendre intelligible ce qui ne l'était pas encore et de susciter peut-être des contradictions plus fécondes qu'elles-mêmes. Si la science n'était que la constatation de ce qui est, personne ne se donnerait la peine de s'y appliquer. Si la mycologie n'était que la somme des Champignons, il n'y aurait pas de Mycologues. Mais rassurons-nous, il ne peut en être ainsi. Que nous le voulions ou non il nous faudra toujours essayer d'expliquer parce que c'est dans notre nature. Or notre nature à nous n'est qu'une part de la Nature tout court, et peut-être pas la plus mauvaise. Et après tout, même s'il était vrai que positivement il n'y eût rien à comprendre, qui pourrait nous reprocher de comprendre quand-même? J'y vois un défi plein de grandeur et la preuve qu'il vaut la peine de vivre.

LECTURES SAISONNIERES

Dégoûté par avance des prix Goncourt, Fémina et autres Renaudot, excédé de nos philosophes qui s'acharnent à tuer notre âme et à désespérer ensuite ce qu'il en reste, rebuté par

nos poètes qui sont seuls à savoir ce qu'ils disent, je viens de relire pour me rafraîchir l'esprit le genre Inocybe et le genre Mycena. Les oreilles m'en bourdonnent encore, et ce bain dans la pensée des Deux Grands m'a forcé à réfléchir par moi-même et a engagé mon esprit sur des chemins inaccoutumés, qui sont les seuls qui vaillent. Bien entendu, j'y trébuche et je m'y perds souvent. Mais n'est-ce pas un exercice salutaire de penser des bêtises, de s'en apercevoir et de s'en corriger? Il n'y a que ceux qui ne pensent à rien qui ne se trompent jamais.

Il m'est venu d'abord à l'esprit, la dernière page fermée, une idée un peu amère, que notre cher Pascal eût formulée ainsi : « Quelle vanité que la Mycologie! » Car je vous le demande, y a-t-il une apparence de raison à voir des hommes résolument hors du commun appliquer leur génie à mesurer des spores, à dessiner des cystides ou à méditer sur les origines et les affinités de formes vivantes probablement condamnées à l'inutilité perpétuelle? Un jeune Américain qui me voyait herboriser pendant les vacances me disait : C'est très joli, votre Mycologie, mais à quoi est-ce qu'elle sert?

Elle ne sert à rien, c'est évident. Les conséquences pratiques de la connaissance des Champignons ne méritent pas qu'on en parle. Que plus ou moins de gens s'empoisonnent tous les ans au moyen d'Amanites ou d'Inocybes, c'est sans aucune importance, si l'on songe aux millions d'autres qui s'intoxiquent volontairement avec de l'alcool, de l'opium, du tabac, du haschisch, de la morphine ou du peyotl sans que nous y trouvions à redire. Quant aux drogues miraculeuses qu'on tire des moisissures diverses, demandons-nous s'il est tellement nécessaire de guérir à tout prix tant de maladies. Je sais bien que nous ne pouvons pas nous en empêcher et que moi-même j'ai déjà usé avec plaisir de la pénicilline. Pourtant, à quoi bon tant soigner nos tristes carcasses quand elles n'hébergent plus que des âmes dégradées, découragées et indignes d'elles-mêmes?

De toute façon, le mieux qu'on puisse dire, c'est que « ça s'est trouvé comme ça », et la Mycologie n'a pas fait exprès. C'est une grande dame très hautaine, et les trésors qu'elle perd chemin faisant ne changent rien à sa nature qui est de connaître les champignons. Tout le reste n'est que haute chimie ou basse cuisine (ou inversement).

Il se peut qu'un jour un nouveau Fleming tire de Mycena tenella ou d'Inocybe pusio quelque substance étrange et inédite,

capable de révolutionner une fois de plus notre thérapeutique en attendant la suivante. Cette découverte n'infirmerait en rien mon propos qui est que la Mycologie est un rameau modeste mais certain de la Science la plus pure, au même titre que l'Astronomie. Celle-ci a plus de prestige parce qu'un télescope coûte plus cher et pèse beaucoup plus qu'un microscope, et parce qu'une nébuleuse a le privilège de quelques siècles-lumière. A beau parler qui vient de loin... Mais le monde qui nous entoure est digne d'être connu aussi bien dans les objets minuscules que dans les plus énormes, et ce qu'on examine dans les couloirs du Muséum ne le cède ni en étrangeté ni en importance à ce qu'on peut contempler dans ceux de l'Observatoire de Meudon. Pour un philosophe, c'est tout un.

Et puis, notre nature étant de connaître, la connaissance est un devoir. Il faut avoir l'esprit bien ravagé pour se laisser prendre aux mirages de la technique et aux résultats pratiques de notre activité, qui laissent l'homme tel qu'il est. Le phénomène important, dans l'histoire de la Pénicilline, ce n'est pas qu'elle guérisse le furoncle ou la pneumonie, mais que Fleming ait su isoler une espèce et détecter ses propriétés extraordinaires. Après, c'est de la pharmacie.

Aussi, dans des livres comme le genre Inocybe ou le genre Mycena, je vois beaucoup plus que des répertoires propres à la détermination de quelques cryptogames difficiles, plus même que de hardies constructions destinées à retrouver le sens profond de leur nature. Il y a là pour moi deux hauts-faits de civilisation, ce qu'on appelle des œuvres « désintéressées » parce qu'elles n'intéressent presque personne. Il faut certes plus de génie pour créer un nouvel Inocybe que pour augmenter les impôts, ce qui est tout l'art de gouverner les peuples. Regrouper les Mycènes est certainement plus subtil que d'entretenir la guerre froide ou chaude, à quoi tant d'imbéciles s'entendent si bien. Et après tout, c'est aussi important. Le genre Mycena, le genre Inocybe, le genre humain, la différence est faible, et il est plus sûr de régner sur les premiers que sur l'autre.

Le plus merveilleux, c'est que les grands esprits qui ont conquis ces grands domaines, au lieu d'en jouir égoïstement, nous invitent à partager leur puissance et nous en donnent les moyens. Pourtant, quelle tentation! J'imagine un vieux bonhomme, vivant tout seul dans une maison des bois avec sa bibliothèque, acquérant peu à peu la connaissance totale de la

Mycologie, pénétrant tous ses secrets, s'en gorgeant seul comme un avare de son trésor et par mépris mourant sans rien en laisser à personne. Il n'est pas dit qu'il ne se trouve quelques savants de cette étrange espèce. Mais les nôtres sont plus généreux.

Grâce à eux moi aussi j'ai pu attraper quelques miettes de cette connaissance « qui ne sert à rien ». J'ai distingué ce que d'autres confondent, j'ai vu ce que personne ne sait voir, j'ai su des tas de choses que le commun des hommes veut ignorer. Leur pensée a imprégné la mienne, et qu'à leur suite je me sois exercé à des objets sans importance, ce n'est pas là l'important, mais que je m'y sois exercé.

La devise que j'ai adoptée pour ma vie et que j'inscrirais sur mon blason si j'en avais un (un Inocybe d'azur flanqué de deux Mycènes de gueules sur champ de sable) c'est : *Devenir moins bête*. Il n'est pas sûr que j'y aie réussi, mais j'ai essayé, et je n'aurais rien réalisé de cette ambition insolite si je n'avais chemin faisant trouvé quelque secours dans les travaux de ceux qui ont trois fois plus d'esprit que moi. Je les pille, je les fouille, je les assimile, je les prends pour modèles et, si peu que j'en garde, c'est beaucoup plus que mes erreurs d'avant. Nous devons tous à Descartes et à quelques autres, de savoir penser. Je dois à nos maîtres d'avoir quelque chose à penser et à connaître, et je mourrais bien tranquille si le moment venu je pouvais imaginer que quelqu'un pût en dire autant de moi. Mais je ne suis que l'enfant de chœur de cet immense office, et j'aurai seulement fait tinter la clochette. C'est déjà une excellente part.

PETITES CONSIDERATIONS SUR L'ACCÉLÉRATION DES SCIENCES

Il n'est guère original de rappeler ici que depuis le grand siècle, le progrès de toutes les sciences s'est développé selon un rythme de plus en plus précipité. Nous en sommes au point qu'il est presque impossible de le suivre et que de jour en jour nous nous essoufflons à rattraper un retard sans cesse accru, du fait que ce que nous croyions savoir n'est plus vrai et que sans fin viennent s'ajouter à ce qu'il est nécessaire de connaître des connaissances nouvelles que rien ne laissait prévoir. Il n'y a pas à le regretter, les choses sont ainsi et nous n'y pouvons rien. Ce mouvement

vertigineux s'explique d'ailleurs fort bien : d'abord, notre génération profite de la somme des connaissances acquises par celles qui nous ont précédés, et plus cette somme augmente, plus nous sommes à même de l'augmenter, le connu n'étant que l'instrument de l'inconnu, et cet instrument devenant plus puissant à mesure que sa masse augmente. D'autre part, notre temps dont on dit tant de mal, a au moins le mérite d'avoir produit un nombre de chercheurs tel que n'en vit jamais aucune autre époque, nombre par lequel se multiplie encore la masse des découvertes.

C'est pourquoi certaines sciences semblent être arrivées à leurs conclusions dernières. Un de mes amis physiciens m'affirme que la dernière équation proposée par Einstein rend compte une fois pour toutes de la totalité des lois du monde physique, et qu'il n'est que de la comprendre, privilège qui n'est à vrai dire accordé qu'à une fraction infime de notre espèce. Nous devons pour la plupart nous contenter de savoir que d'autres savent, et leur faire confiance. Car il s'agit là d'un domaine difficile, presque hermétique aux esprits communs, et qui ne s'ouvre qu'à quelques prédestinés.

Mais si on veut comparer ce développement quasi-linéaire des sciences physiques avec ce que nous avons fait dans les sciences de la nature et plus particulièrement dans la mycologie, on ne peut qu'être douloureusement frappé par la modestie de nos résultats. Nous n'avons pas travaillé moins ni moins bien que les autres. Nous avons entassé tout autant de livres de premier ordre, nos maîtres n'ont pas moins de génie, notre esprit d'observation est tout aussi aiguisé, et pourtant, encore aujourd'hui nous avançons dans les ténèbres et c'est à peine si nous avons recensé les matériaux de la Mycologie. Le dernier mot, la conclusion dernière ne sont hélas pas en vue, et malgré tout ce que nous savons, nous ne pouvons que mesurer ce que nous ne savons pas encore. J'ai connu un grand mycologue de l'école de Quélet, qui croyait bien que la mycologie était terminée, et qu'elle ne pouvait plus offrir que quelques nouveautés de détail. Quélet lui-même à la fin de sa vie était du même avis et se détournait des Champignons qui, disait-il, n'avaient plus rien à lui apprendre, pour se tourner vers les insectes.

Nous n'affichons plus une même superbe. Les anciens avaient vu beaucoup de choses, mais d'un œil un peu rapide. Comme pour le reste, leurs matériaux nous ont servi de point de départ.

Prenons un exemple. Ils avaient défini Cortinarius caerulescens, et tout le monde connaissait ce champignon magnifique, ou du moins croyait le connaître. Pourtant, en y regardant de plus près, on s'est aperçu qu'on connaissait très mal ce Cortinaire, et au lieu d'une espèce, il s'est déployé en quatre ou cinq, en attendant mieux. Il y a même des espèces qui sont peut-être infinies, et je me suis autrefois moqué avec quelque présomption de ceux qui prétendaient les distinguer. Et depuis, moi-même j'ai réussi à en pulvériser une ou deux.

Je viens de lire et d'étudier les premiers suppléments à la Flore de Kühner et Romagnesi. Je croyais comme tout le monde bien connaître Lactarius zonarius, bien que souvent j'eusse hésité à nommer des formes de ce champignon qui me paraissaient aberrantes. Je sais maintenant pourquoi : L. zonarius est une légion, et non un seul. Et de toute évidence, à mesure qu'augmente le nombre des mycologues et que se développent leurs moyens de contrôle et d'investigation, à mesure aussi que se précise leur méthode, le nombre des espèces connues ne fera que croître sinon embellir, et nous allons être contraints à une prudence infinie dans nos déterminations.

Du même coup, je vois se dessiner deux conséquences inattendues : d'abord, sur le terrain, nous devrons le plus souvent nous contenter de déterminer comme le faisaient les ancêtres. En effet leurs espèces étaient reconnaissables à l'œil nu, et nous dirons modestement : « C'est tel champignon au sens de Fries ou de Persoon. » Puis nous emporterons l'échantillon et dans le silence proverbial de notre laboratoire, nous découvrirons que c'est telle espèce de Heim, de Henry ou de Kühner. Ce foisonnement des espèces a quelque chose de désespérant, et peut à bon droit épouvanter le débutant. Pourtant il représente une réalité, et le seul moyen que nous ayons de pouvoir prendre un jour une idée d'ensemble de ce que sont les Champignons et de faire de leur foule effrayante une synthèse acceptable pour l'esprit.

En somme, grâce aux mycologues, la mycologie sera aussi inconnaissable pour l'homme de la rue que les mathématiques transcendantes, mais son sens profond deviendra accessible à tout esprit normalement constitué.

Pour comprendre ce que je veux dire, il suffit d'ouvrir un manuel de baccalauréat au chapitre consacré aux Champignons. Nous y trouverons une espèce de digest de ce qu'un honnête homme est censé savoir sur cette question. Hé bien, ce quelque

chose n'est rien, ou plutôt une simple énumération des particularités végétatives de ces êtres étranges, si bien qu'arrivé au bout du chapitre, le candidat ne peut rien savoir ni rien avoir compris. C'est de notre faute, je le sais bien, car si nous avions su découvrir le secret définitif de notre science, la chose se serait sue et d'échelon en échelon il se serait répandu jusque dans les livres de classe. S'il n'en est rien, c'est que tout reste à faire, et nous devons essayer de le faire même si nous n'avons aucun espoir d'y arriver. Les Champignons constituent un monde dont nous n'avons pas la clef, parce que nous n'étions pas là quand les Champignons sont venus au monde, et nous sommes obligés d'y pénétrer par effraction. C'est un labyrinthe tout plein de Minotaures qui se moquent de nous, et les classifications ne sont que des morceaux du fil d'Ariane qui nous permettrait de nous y retrouver et de rapporter la tête du monstre. Vraiment, dans la recherche, nous n'avons pas choisi la meilleure part.

J'ai entendu un jour un de nos Maîtres déclarer d'un air désabusé : « Il n'y a rien à comprendre dans les Champignons. » Cette formule m'a longtemps désolé et pour ainsi dire hanté, et a failli me faire renoncer à mes tentatives. Mais la passion a été la plus forte, et je me suis surtout dit qu'après tout, il n'était pas toujours nécessaire de comprendre pour éprouver du plaisir. Les poésies les plus mystérieuses sont souvent celles qui procurent les plus vives jouissances. Et si le progrès de la Mycologie semble pour le moment aboutir à un désordre inextricable, il n'est pas sûr qu'il doive toujours en être ainsi. Je conçois très bien au contraire un esprit assez puissant pour connaître toutes les espèces, pour établir enfin entre elles les liaisons naturelles et nécessaires, et pour faire des Champignons quelque chose d'intelligible. Nous n'en sommes pas là. Mais considérons que nous admirons la science énorme d'un Rabelais, par exemple. Nos plus vulgaires bacheliers en savent tout autant ou même beaucoup plus, à l'hébreu près. Il y a ainsi un grand nombre d'amateurs d'aujourd'hui qui sont de très bons mycologues du XIX^e^ siècle. N'est-ce pas déjà très honorable? Est-il si absolument nécessaire d'être à l'extrême pointe du progrès? S'ils sont douze à comprendre Einstein, pourquoi serions-nous plus de douze à nous servir réellement de la Flore de Kühner? ou à saisir les découvertes phylogéniques de Heim? Toute science a ses degrés, et si on admet que sa pratique est un simple plaisir de l'esprit, que chacun monte jusqu'où il peut. Il y a trop de gens pour qui l'air des sommets est irrespirable.

Il est permis de se demander encore si justement ce n'est pas l'imperfection de notre science qui en fait le plus grand attrait. Si la mycologie était finie, son étude ne serait pas plus dramatique que celle de la botanique ordinaire. « Mais combien est difficile cet art de la Mycologie, qui emprunte tant à nos sens et à notre mémoire! Comme ces études se tiennent loin de toutes celles des autres branches de la biologie, du moins de beaucoup! A son propos, on ne passe jamais deux fois au même lieu. » Cette réflexion de Roger Heim me servira de conclusion, pour prouver que la mycologie ne subit pas la même accélération que les autres sciences, que son Einstein n'est pas encore venu, et que c'est peut-être tant mieux. Qui sait si nos descendants ne diront pas : « Ah, les mycologues de 1955 avaient de la chance d'avoir encore quelque chose à découvrir... »

LES ANCIENS N'AVAIENT PAS TOUS LES TORTS

Depuis que la Flore de Kühner et Romagnesi est entre mes mains, je fais comme tous les autres mycologues sans doute : je ne la quitte guère et j'essaie de la digérer. Et je l'avouerai sans honte, je crains fort de mourir avant d'en être venu à bout. Car s'il y a des genres et même des familles dont on a pu assez vite se faire une idée beaucoup plus claire et plus complète, il en est d'autres devant lesquels on se sent absolument impuissant et pour ainsi dire noyé. Qu'on le veuille ou non, la détermination d'un Rhodophylle est une aventure tout à fait hasardeuse, et on doit le plus souvent se contenter d'une approximation, trop heureux quand on n'hésite plus qu'entre deux ou trois espèces. Il faut maintenant humblement admettre que le nom exact de ces champignons n 'est plus à la portée de l'amateur, et qu'il vaut mieux laisser leur identification aux laboratoires qui possèdent l'outillage nécessaire, toute la littérature, toute la tradition, et une collection d'exsiccata suffisante pour faire en dernier ressort les comparaisons nécessaires.

Quant aux Russules, c'est peut-être encore pire. De toute évidence, toute les espèces décrites dans la Flore sont de bonnes espèces. Avec un peu d'expérience, on le sent tout de suite, car les espèces fantômes ont une odeur, si l'on peut dire. Mais on se rend compte aussi que selon notre collègue Romagnesi lui-même, qui pourtant a vu plus de Russules que personne, « déterminer

une Russule sur le terrain relève de la plus haute fantaisie ». J'en suis d'autant plus convaincu que même chez moi je n'y arrive pas une fois sur quatre, et que retrouvant ensuite la même espèce dans une autre station, je suis incapable de la reconnaître. Il y en a ainsi quelques-unes que je suis contraint de déterminer toutes les fois que je les rencontre.

Et j'admire à ce propos nos anciens — je pense à Bataille par exemple — qui donnaient immédiatement un nom à la Russule qu'on leur présentait. Frédéric Bataille n'était pourtant pas un plaisantin. Il y a donc là une petite énigme qui vaut la peine d'être examinée et peut-être résolue. Pour saisir le fond du problème il faut d'abord se reporter à la Flore de Quélet. Quélet admet cinquante Russules. En un demi-siècle, nous en avons triplé le nombre, en attendant mieux. Car tout mycologue sérieux sait qu'on trouve à tout instant dans la nature des espèces qui n'ont pas été répertoriées, et parfois si caractéristiques qu'elles ne sauraient échapper si une description en existait. Je pense à une Russule superbe que j'ai trouvée au mois de juillet sur une lisière et qui était recouverte d'un épais velours d'un rouge éclatant, comme les fauteuils du second empire. Ou à telle autre, minuscule, rose et dure, dont le revêtement est entièrement et finement craquelé et qui ne croît que dans les ornières des chemins dans les forêts de Hêtre. Elles existent dans la nature et pas dans les livres. Nul ne saurait dire combien il y en a dans le même cas. Car même des spécialistes comme notre savant collègue sont loin d'avoir prospecté je ne dis pas le monde mais seulement les principales forêts de France. Et dans un genre si étendu et si variable, il est bien probable qu'à côté d'un certain nombre d'espèces fixes et ubiquistes, il doit exister des quantités d'espèces endémiques à aire plus ou moins restreinte.

On en conclura donc que Quélet connaissait fort mal les Russules, et que sur ce chapitre, sa Flore est dépassée, comme on dit, et inutilisable. Mais est-ce si sûr? Si je reprends les espèces de Quélet, je les retrouve presque toutes admises par Romagnesi. Que s'est-il passé? C'est que Quélet, avec les moyens de son temps, avait vu tout ce qu'on pouvait voir, et s'en était tenu là, faute de pouvoir aller plus loin. De sorte que lui-même et les mycologues de son école ramenaient toutes leurs trouvailles aux cinquante espèces qu'il avait cataloguées avec certitude. De là vient aussi que nommer une espèce selon Quélet, ce n'est pour nous qu'un à peu près souvent vide de sens. Nous

savons ici qu'il appelait integra par exemple plusieurs espèces différentes, et qu'il n'avait aucune possibilité de faire autrement. Qu'on songe encore à l'exemple de Russula foetens. C'était autrefois un des premiers plaisirs du débutant de nommer cette horrible espèce. Mais maintenant, combien avons-nous de foetens? Combien cette espèce si évidente en apparence a-t-elle fait de petits? J'ai même la confusion d'avouer que je crois en avoir encore découvert un autre! Mais qu'on se rassure, si je me sens de taille à publier un Hygrophore nouveau parce que c'est un genre facile, jamais je n'oserai parler d'une Russule nouvelle, car je mesure mes capacités.

Le progrès dans les sciences est une chose bien curieuse. Sûrement, pour les contemporains de Quélet, son chapitre des Russules a dû paraître presque incompréhensible, tant il était bourré de nouveautés, de même que la musique de Rameau, qui nous semble simplette, a écorché les oreilles des auditeurs du XVIII[e] siècle. Le progrès consiste à toujours tout remettre en question. Quélet croyait avoir tout vu, ce fut son mignon péché. Il avait seulement beaucoup vu, ce qui n'est pas la même chose. Et les Russules ont depuis le grand homme d'Hérimoncourt subi plusieurs révolutions qui ont changé de fond en comble l'idée que nous nous en faisions. René Maire est venu, qui le premier s'essaya à les diviser en groupes naturels en faisant appel à des caractères méconnus jusqu'à lui. Et son fameux mémoire a suffi à déclancher toute une suite de recherches et de travaux dont la série est loin d'être close. Melzer avec son réactif a permis d'examiner les structures sporales d'une telle façon que nous avons été obligés de séparer quantités de formes que nous avions crues identiques. Car une crête de spore ou une dermatocystide ont autant d'importance que la couleur du chapeau ou le revêtement du stipe. Nous avons appris qu'il n'y avait pas de détails en mycologie.

Il est inutile d'insister sur la méthode des réactions chimiques, qui elle aussi nous a obligés à une clarté toujours plus aiguë. On peut dire que le groupe de Russula xerampelina entre autres n'a été compris que du jour où a été découverte sa réaction au sulfate de fer. Et combien d'autres! Russula pseudointegra est sans doute le premier grand triomphe des chimistes sur les mycologues, si primitive au fond que soit cette méthode et si empirique, puisque ces réactions ne nous renseignent en rien sur la nature réelle des espèces. Il est vrai d'ailleurs que depuis

longtemps les mycologues faisaient des réactions chimiques sans le savoir, puisque le bleuissement d'un Bolet au contact des doigts de celui qui le cueille, le rosissement d'un Inocybe, le jaunissement d'une Psalliote sont des réactions chimiques dont les ancêtres tenaient déjà le plus grand compte.

Cher vieux Quélet quand même! Comme il a eu raison d'avoir tort, et comme ses erreurs étaient pleines de sens! Combien ses confusions nous apparaissent comme vénielles et quel mérite il avait à découvrir avec ses pauvres moyens quelques parcelles de vérité! J'irais même jusqu'à dire que ses erreurs ont été fécondes. Dans l'état de sa technique, il ne pouvait les éviter. Ce furent des erreurs intelligentes, de celles qui préparent les redressements nécessaires. Il a imprimé à la mycologie une marque ineffaçable, et sans lui notre science serait difficile à comprendre dans son état présent. Je sais que des esprit chagrins lui reprochent de n'avoir pas toujours bien saisi le sens de la tradition friésienne et d'avoir interprété de travers les diagnoses du maître suédois. Mais grand Dieu, si nous en étions réduits aujourd'hui aux descriptions de Fries, il faut bien avouer que nous ne déterminerions rien du tout. Nous demandons tellement plus à une description! Le miracle est que Quélet se soit si peu trompé, et tout ce qu'on peut lui reprocher réellement, c'est un certain entêtement dans l'erreur propre à tous ceux qui sont sûrs de leur puissance.

C'est pourquoi, quand je me promène et que je rencontre une Russule, je me dis d'abord : Quélet l'aurait appelée fusca. Emportons-la pour voir ce qu'en font ceux d'aujourd'hui. Et il arrive qu'on trouve quelque chose. Et puis je m'aperçois que je connais toutes les Russules de Quélet. N'est-ce pas tout de même un signe qu'il n'avait pas si mal vu ni si mal décrit? Ce serait folie de dédaigner cet héritage, car il y avait plus de mérite à créer badia en 1895 que vingt espèces nouvelles de nos jours. De même qu'il a fallu plus de génie à Epicure pour formuler son hypothèse de la constitution atomique de l'univers qu'à tous les modernes pour en tirer les conséquences. Admirons donc sans réserve ceux qui les premiers ont mis un peu d'ordre dans le chaos des formes fongiques, en sachant bien que bon gré mal gré il nous faut d'abord mettre nos pas dans les leurs avant d'aller plus loin.

PLAISIR AUX INOCYBES

> Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail et, comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites.
>
> La Rochefoucauld (CVI).

Durant des années j'ai juré de ne pas m'occuper des Inocybes. Je m'interdisais de récolter ceux que je rencontrais, encore plus de les nommer, et je les considérais a priori comme inconnaissables, indéterminables, incompréhensibles et fils du Diable. Il est vrai qu'avec les vieilles flores, chercher leur nom était une entreprise désespérée. Les anciennes descriptions sont tellement indigentes et si peu différenciées qu'on a le sentiment en les lisant que Fries par exemple a décrit cent fois le même Inocybe avec quelques insignifiantes variations qu'il nous faut interpréter avec des ruses de théologiens. Je trouvais par comparaison les Russules honnêtes et les Cortinaires naïfs. Comme on change avec les années!

Et puis il m'est arrivé quelques aventures. J'ai suivi des Congrès, j'ai rencontré d'autres mycologues, et j'ai vu nommer des Inocybes. Malgré moi, certains d'entre eux m'ont paru évidents. Il faut tout de même être bien arriéré pour ne pas distinguer jurana ou pyriodora. J'ai commencé par eux, et petit à petit, j'en ai connu d'autres sans m'en apercevoir. Ma conviction demeurait de ne rien comprendre aux Inocybes, mais je connaissais des Inocybes, ils pénétraient mon subconscient, ils n'étaient plus déjà pour moi la terre inexplorée ni la zone de néant que ma prudence avait si longtemps ménagée dans un recoin de mon esprit. Je me mettais à les sentir grouiller comme une plèbe qui veut sa place au soleil, et je leur manifestais maintenant une indulgence amusée. Vus de près, il y en a de si charmants! En dépit de leurs proportions exiguës, ils ont du style. Incolores et modestes, leur uniformité n'est qu'un leurre, et si on ne les remarque pas, c'est parce qu'ils ont cette élégance qui se déguise en fausse insignifiance, comme celle de Brummel. Leurs ornements ne se livrent qu'aux esprits attentifs et capables de sympathie. Comment voulez-vous qu'un profane voie la différence entre une mèche, une squame et une furfuration? qu'il apprécie le reflet lilacin d'un haut de stipe? qu'il

sente leurs parfums inquiétants? qu'il devine les cystides qui bordent les lamelles? Le vulgaire sait ce qu'est une Amanite mais le nom même des Inocybes lui est inconnu et semble réservé à des initiés supérieurs qu'on admire et qu'on envie sans oser les suivre.

Et voilà qu'un beau jour, en relisant ma flore, j'ai vu que j'en connaissais au moins vingt-cinq avec certitude. J'en étais tout étonné moi-même, et j'étais prêt à me dire, comme le Garo de La Fontaine : « On ne dort point, quand on a tant d'esprit! » Mais ces élans de douce et confortable vanité ne durent jamais longtemps; connaître les champignons, c'est avant tout savoir ce qui reste encore à connaître, et mesurer son ignorance. Et celui qui a le tempérament mycologique a sûrement éprouvé ce curieux sentiment : on tient pour négligeable ce qu'on sait et on est obsédé par ce qu'on ne sait pas encore et qu'il faudrait savoir. Les avares sont ainsi faits, qui souffrent de tous les trésors qu'ils ne possèdent pas et qu'ils poursuivent jusqu'à leur dernier jour. Et si une famille peut donner ce sentiment, c'est bien celle des Inocybes.

Quel foisonnement! Si encore toutes les espèces étaient répertoriées, on aurait un espoir d'en sortir. Mais on en est bien loin. Les années où il y en a vraiment, on en trouve tous les jours qui résistent à tous les efforts de détermination. On s'acharne, on dissèque, on se trouble la vue au microscope, on s'efforce de découvrir un reflet rosé à la base du pied, on se demande si oui ou non ce pied est marginé, si le stipe est fibrilleux ou farineux et jusqu'à quelle hauteur, on peste, on s'emporte, on jure, on abandonne, on y revient malgré soi, on compare avec les icones, on feuillette toute la collection de la société mycologique, on se perd dans Heim, on se noie dans Kühner, et voilà que tout à coup on découvre le nom dans un vieux fascicule de la Linnéenne de Lyon, on triomphe, on oublie toutes ses peines, on annonce d'un air modeste sa découverte à toute la famille au moment du dessert : « A propos, vous savez, cet Inocybe d'hier, finalement, c'était le lutescens de Velenovsky! » Cette révélation sensationnelle ne fait d'ailleurs pas beaucoup d'effet et n'est pas accueillie avec l'enthousiasme qu'elle méritait, et vous vous rendez compte que vous êtes le seul pour qui elle a de l'importance.

D'autres fois, on ne trouve rien du tout. On reste sur son humiliation. Mais alors on est presque sûr d'être tombé sur une

nouveauté, et on regrette seulement de n'avoir pas le talent suffisant pour la publier. Et puis, à force d'avoir cherché de livre en livre, il reste dans l'esprit des quantités de détails sur d'autres espèces qu'on n'a pas encore vues, et quand on les rencontrera, il suffira de faire le raccord entre le champignon et la littérature. Y a-t-il beaucoup de plaisirs qui vaillent celui de pouvoir nommer un champignon qu'on n'a jamais vu, sur le seul souvenir de sa description? C'est déjà un exercice de haute école, on y mesure le résultat de ses propres efforts, la puissance de sa mémoire, et celle tout aussi importante de son imagination. Car si on lit une description, on peut adopter deux attitudes. La première, qui est sans doute la plus courante, consiste à enregistrer d'une façon tout abstraite les éléments proposés par l'auteur et à les tenir en réserve. La deuxième, plus difficile et pas toujours praticable, veut qu'au fur et à mesure qu'on lit la diagnose, on se force à reconstituer dans son esprit, avec le plus de précision possible, l'imgage même du champignon. Il serait même curieux de faire un dessin colorié d'après la description et de le confronter le cas échéant avec le champignon authentique et en personne. Un descripteur ordinaire y trouverait sans doute d'étranges mécomptes. C'est pourquoi aussi l'élément pittoresque ne me paraît pas inutile ni blâmable dans une description. Puisqu'il s'agit par elle de faire reconnaître, tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils soient fidèles à la vérité qui reste notre seul scrupule et notre seule règle de pensée.

Pour en revenir à nos Inocybes, je crois que le principe de leur prestige vient avant tout de ce qu'ils sont absolument inutiles. La plupart sont suspects ou vénéneux, et ceux qui ne le sont pas n'ont rien de bien tentant. Ils appartiennent à la Mycologie pure, celle qu'on pratique en vertu de cette volonté dont on est victime de savoir à tout prix, uniquement pour savoir. Il n'importe guère à l'humanité, en effet, que quelques individus puissent distinguer Inocybe obscura d'Inocybe pusio. Mais il faut bien que quelqu'un le puisse, sans quoi l'ensemble de nos connaissances souffrirait d'une lacune insupportable, et quand on le peut soi-même, on se trouve riche et content.

Un autre point me tracasse et me laisse insatisfait. C'est leur phylogénie. D'où sortent-ils? Où aboutissent-ils? Il faut reconnaître qu'ils ne se fondent avec rien et qu'il n'y a guère de transition entre eux et les groupes qui paraissent les plus voisins.

Malgré des ressemblances avec les Naucoria ou les Cortinaires, ils préservent jalousement leur originalité et leur autonomie. On aime se creuser la tête à ce sujet, qui en vaut bien d'autres d'une actualité plus brûlante en apparence. Mais il y a fort à parier que toutes nos querelles d'aujourd'hui seront terminées qu'il y aura encore des Inocybes dans notre monde privé de son humanité, qui sporuleront à qui mieux mieux sans se soucier de leurs parentés réelles. Et ce sera un de nos crimes de n'y avoir rien compris, à moins qu'un jour, d'erreur en erreur, nous n'arrivions à entrevoir la réalité que cache ce petit peuple mystérieux.

Quel meilleur usage pourrions-nous faire de notre esprit? Nous sommes nés pour comprendre. Faillir à ce destin est une forfaiture, et tous les êtres vivants qui nous sont offerts sont égaux en importance. Le secret des Inocybes n'est qu'une part de celui du monde, et on a tout autant le droit de s'y passionner que pour nos mécaniques, dont la plus compliquée n'est qu'un enfantillage au prix. Je voudrais bien voir qu'on me prouvât le contraire!

VARIATIONS SUR L'IDÉE D'ESPÈCE

Décidément, l'idée d'espèce m'enchante. Plus je vais, plus j'éprouve de plaisir à voir les augures dogmatiser autour de ce mot léger comme un souffle et fragile comme une hypothèse. Que ne se réfère-t-on à l'étymologie? On verrait qu'espèce signifie apparence, et rien de plus, et que toute espèce éclate comme une bulle de savon dès qu'on la touche. J'ai entendu un jour M. Josserand qui s'étonnait, lui si positiviste en Mycologie, et je l'en loue, de voir qu'aussitôt qu'on voulait approfondir l'idée d'espèce, on se retrouvait les pieds en l'air en pleine métaphysique. Valéry a fort bien dit quelque part que les mots les plus clairs sont des planches jetées sur des abîmes qui veulent bien qu'on passe, mais ne supportent pas qu'on s'arrête, ou tout va au fond. L'espèce est de cette espèce-là, si je ne me trompe.

Et pourtant, spécifier est la seule façon pour l'intelligence d'acquérir quelque chose. Que l'espèce soit une hypothèse, une convention, un instrument, un postulat, un symbole, un numéro, une erreur ou une réalité, peu importe. Elle est nécessaire, et on ne voit pas comment on pourrait s'en passer. Sans l'idée

d'espèce, le monde ne serait qu'un fouillis innombrable, un chaos d'individus, et l'espèce humaine elle-même, ne se reconnaissant pas pour telle évoluerait sans doute vers une anarchie dont celle que nous voyons aujourd'hui ne serait qu'une faible image.

Pour Linné, tout était sûr. Cet homme était un roc de certitude et de définition. Puis, le doute est venu qui a rongé le socle comme un acide, et le monument s'est écroulé. On croyait connaître une plante, et voilà qu'en y regardant de plus près, cette plante, comme le diable, était légion. Notre connaissance était toute grossière et approximative, et l'évidence nous a imposé la tâche de distinguer dans l'espèce d'autres espèces, presque à l'infini, sans espoir d'en voir le bout, et avec la seule perspective d'être toujours absolument ignorants et naufragés dans l'océan des formes vivantes. Le rocher est devenu poussière, et nous avons du sable plein les dents.

Nous autres mycologues avons subi la contagion. Mais d'une façon aussi étrange que les végétaux qui nous occupent. Les Champignons étant à peu près incultivables, nous n'avons pas pu y transporter la notion de lignée pure. Les espèces que nous entrevoyons sont des à peu près, des réunions hasardeuses de formes ressemblantes, et quand on déclare que deux champignons donnés appartiennent à la même espèce, c'est peut-être parce qu'on n'a pas encore observé la différence.

Il y a aussi ce que tout le monde sait : que les caractères visibles des champignons, que ce soit à l'œil nu ou au microscope, sont très pauvres. Au point que le vulgaire se demande souvent comment on peut séparer des formes qui paraissent identiques aux esprits non prévenus. Mais quel serait le scepticisme de ce vulgaire s'il assistait à nos disputes ! J'ai entendu soutenir que Boletus luteus et Bolutus granulatus étaient la même espèce, car si on enlève l'anneau de luteus, on a granulatus. (C'est d'ailleurs faux (1). Ni la couleur, ni la physionomie des deux champignons ne sont les mêmes, sans parler des exsudations goudronneuses et des granulations que luteus ne connaît pas). Et puis, avouez qu'avec des si, on ferait trop de choses. Prenez une vesse de loup, mettez lui une volve, des lamelles et tout ce qu'il

(1) Notre savant collaborateur Georges Becker émet là une opinion qui lui est personnelle. L'étude du *Boletus granulatus*, lié aux pins également dans les régions chaudes, montre que la distinction entre les deux espèces, *granulatus* et *luteus*, est très théorique : certains *granulatus* typiques peuvent offrir un rudiment d'anneau ; et certains *luteus* indiscutables ont le sommet du pied fortement ponctué comme les *granulatus* (*N. d. l. R.*).

faut, et vous aurez une Amanite. On pourrait ainsi soutenir que les Amanites procèdent des Lycoperdons, ou réciproquement. Je crois d'ailleurs que comme tout a été soutenu, cette théorie a germé dans quelques cerveaux. On soutient de même l'identité d'Amanita rubescens et d'Amanita spissa. Si spissa rougissait, elle serait rubescens, et réciproquement si rubescens ne rougissait pas, elle serait spissa. Mais voilà, rubescens rougit! Ce rougissement a beau nous vexer, il existe. On ne peut pas passer par dessus. Et si vous déclarez que le rougissement n'a pas d'importance, je vous demande un peu ce qui en aura. Sans compter qu'on s'engage là sur une pente bien dangereuse.

Le rougissement de rubescens est une réaction chimique. Si ces réactions ne sont plus considérées comme spécifiques, si on renie tous les caractères distinctifs à nos yeux, on s'aventure dans le chaos dont les auteurs classiques si méprisés avaient tenté de sortir. On le voit bien par l'impressionisme mycologique où nous nous vautrons à qui mieux mieux. Qui de nous n'a entendu des phrases de ce genre : « Pour moi ce champignon est Inocybe scabella. Je me trompe sans doute, mais tant pis, je m'y tiens! »? Ou bien ceci : « Vous savez, les noms sont sans importance. Personne ne connaît les champignons. On n'est sûr de rien. La devise du vrai mycologue n'est même pas Que sais-je? mais tout au plus Peut-être... »

Rayez de la nomenclature les innombrables champignons dont nous avons fait des espèces sur des différences très ténues, une saveur, un profil sporique, une nuance, une mucosité, une ligne, un point. Vous arriverez à rien. Au contraire subtilisez sur les caractères, raffinez sur les pointes de stérigmates, faites entrer dans vos rêveries les gouttelettes d'huile intrasporale et vous êtes perdu. Un monde va foisonner autour de vous dont vous serez le maître sur le papier, mais qui va échapper pour jamais à l'empire de votre esprit. Le vertige des deux infinis qui tourmentait Pascal se présente à nous de tous côtés et toutes les sciences de la vie le suscitent à chaque pas qu'on fait dans leur étude.

Aussi suis-je plein d'admiration pour ceux qui entreprennent une Flore. Où s'arrêter? A quoi s'en tenir? Quoi admettre? Quoi refuser? Sûrement MM. Kühner et Romagnesi dont nous avons attendu avec tant d'espérance le travail promis n'ont mis si longtemps pour nous le livrer qu'à cause des scrupules infinis qui devaient les saisir pour chaque espèce. Ils se sont arrêtés à ce qui était établi, vérifié et tombant sous le sens. L'évidence

cartésienne est assez molle en mycologie. Au moins faut-il s'en approcher de toutes ses forces. Et il sera reposant d'avoir un livre de base où tout soit sûr. C'est le meilleur tremplin pour conquérir l'inconnu s'il en reste. Après le bouillonnement de publications qui a signalé la première moitié du siècle, une mise au point était nécessaire. Le criblage va être fait, nous saurons de quoi nous parlons, et notre science sortira du domaine des songes et de la sorcellerie. Nous ne saurons jamais ce que c'est que l'Espèce, mais qu'importe, pourvu que nous sachions ce que c'est que les espèces qui nous occupent? Quand nous les connaîtrons, nous essaierons d'aller un peu plus loin, et nous mesurerons notre valeur à la distance qui nous séparera du but au moment de mourir. On dira de nous : Il connaissait 500 espèces (c'est honnête), 1.000 (c'est bien), 1.500 (exceptionnel), 2.000 (il exagérait sans doute) et c'est peut-être tout le bruit que nous aurons fait sur la terre!

LA TRADITION

Qui de nous, pratiquant la Mycologie, n'a pas un jour ou l'autre invoqué la tradition pour justifier son avis sur tel ou tel point de controverse? Ou plutôt, les traditions. Car chacun a la sienne, et ceux qui se réfèrent à Fries ou à Schaeffer ne se comprennent pas toujours avec ceux qui s'abritent derrière Quélet. Et nous ne parlerons pas des traditions perdues, qui gisent oubliées comme des carcasses de chameaux dans le désert loin des pistes qu'empruntent nos caravanes.

Mais la tradition, c'est encore un de ces mots passionnels plus intenses que distincts. Quand je me prends à y penser de près, je le vois changer de forme comme Protée, mordre comme un tigre, brûler comme le feu, s'échapper comme l'eau entre les doigts ou comme la savante poussière de nos bibliothèques. La seule lumière qui me soit venue sur ce sujet, je la dois à Maurice Ravel qui me disait : « Avoir de la tradition, c'est connaître tout ce qui s'est fait pour pouvoir faire autre chose. »

Cette remarque du plus indiscutable de nos musiciens va plus loin qu'on ne pense, et peut se transposer tout aussi bien dans notre science. Pensez-y. La plupart des gens, sous prétexte de tradition, ne font que conserver envers et contre tout de vieilles habitudes qu'il n'est pas permis de mettre en doute. Toute

famille bien née a hérité d'une manière pour cuire le pot-au-feu, et d'un style pour la lessive. Traditions qui traversent les siècles par le canal des femmes sans que les hommes aient à en connaître. Le nombre des clous de girofle et la marque du savon sont fixées une fois pour toutes. Habitudes, plutôt que traditions, cristallisées par l'expérience et qui prennent de ce fait une figure quasi religieuse. Elles sont un point d'aboutissement, et n'allez pas ici parler de machines à laver ou d'un condiment nouveau, vous seriez excommunié.

Mais notre tradition — ou nos traditions — mycologique est bien autre chose. Nous sommes au beau milieu d'une science en train de se faire, où malgré ce que nous avons acquis, nous commençons seulement à cerner nos incertitudes. Les grands ancêtres s'étaient appuyés sur une notion de l'espèce qui leur paraissait évidente et que nos travaux sont en train de disloquer complètement. Considérez les avatars des genres, vous verrez de même que les plus sûrs sont seulement ceux qui « semblent naturels » ou attendent qu'ils ne le semblent plus. Ces pauvres genres se livrent depuis un demi-siècle à un ballet incroyable dont les figures sont presque impossibles à suivre. Ils se dévaluent sans cesse pour cause d'inflation, et on se demande, chaque fois qu'il en naît un nouveau si c'est une pièce de bon aloi ou un simple faux billet dont il ne vaut pas la peine d'apprendre le nom qui sera périmé demain.

Que sont les traditions dans cette affaire? Je disais que tous les grands mycologues en ont créé une. La forte personnalité d'un Fries, d'un Quélet ou d'un Patouillard, pour ne citer que les morts, impose un sens particulier à toute une nomenclature, et lui donne aussi son interprétation métaphysique. Ainsi la nomenclature de Fries paraît purement quantitative et statique. Il range ses énormes matériaux en bon ordre pour la revue de détail. Avec Quélet, qui se sert pourtant des mêmes mots et des mêmes espèces, le paysage mycologique est tout changé. Les noms ne voisinent plus seulement sur un rayon bien divisé, ils naissent les uns des autres, ils se poussent et se bousculent et les pierres du monument se mettent à danser comme si elles entendaient les accords de la lyre d'Amphion pour prendre une autre place et un sens nouveau. Encore faudrait-il préciser que les mots ont changé de substance et que tel champignon de Fries n'est plus celui de Quélet et deviendra autre chose encore chez un successeur imprudent.

Chaque grand homme détermine donc à l'intérieur de cette gelée tremblotante qu'est encore la Mycologie une ligne de force, un champ magnétique autour desquels viennent s'agglomérer dans un odre d'un moment les bribes de notre savoir. Ensuite, chaque usager, bon gré mal gré, se range autour d'une de ces forces où il trouve une petite sécurité faite de l'ignorance des autres.

C'est une situation paradoxale, et la preuve que la Mycologie n'est pas une science exacte. La géométrie est ce qu'elle est, et Thalès ou Pythagore, en ayant découvert les principes indiscutables, ont créé non une tradition mais une obligation. Tandis que faute de pouvoir atteindre la réalité des phénomènes vivants que nous étudions, nous avons établi cinq ou six interprétations parallèles, cinq ou six traditions qui mettent leur gloire parfois à ne pas se rejoindre et jouissent longuement de leurs contradictions.

Est-ce à dire que nous n'en verrons pas le bout? Gardons-nous des prophéties pessimistes. On peut rêver — tout est permis dans le rêve — d'un mycologue qui, possédant à la fois toutes les traditions, capable de les comparer, de les réduire l'une à l'autre et d'en réaliser une synthèse définitive, éliminerait une fois pour toutes les à-peu-près, les doubles emplois, les fantômes et les synonymes. Ce que Heim a fait pour les Inocybes ou Kühner pour les Mycènes, j'y vois quant à moi l'abolition des traditions particulières murées dans leurs impasses pour aboutir à une tradition universelle, représentant non plus ce qu'on pense deci-delà sur un genre donné, mais tout ce qu'on sait de sûr pour le moment sur un point précis. Nous en sommes à l'instant étrange où il y a plus d'avantage à détruire les obscurités et les erreurs invétérées qu'à allumer de nouvelles lumières.

Ainsi nous avançons-nous clopin clopant vers la Mycologie future dont ce qu'on appelle la Mycologie moderne n'est en somme qu'une modeste étape. D'autres ont moissonné, nous battons les épis, nous vannons le grain et nous pouvons commencer à l'engranger, net et pur. Nos mycologues d'aujourd'hui, et les plus révolutionnaires, sont dans la vraie tradition. Eux aussi, comme le musicien de génie, ont su d'abord tout ce qui s'était fait avant eux, et ils ont poussé l'œuvre plus avant, comme auraient fait sans doute leurs prédécesseurs s'ils avaient pu vivre quelques siècles. Quélet, armé de nos moyens d'investigation et vivant parmi nous, n'en serait pas resté à sa

Flore. Il l'aurait dépassée, et c'est suivre sa tradition de la dépasser pour lui.

L'esprit humain est difficile à satisfaire. Les érudits de toute espèce, plus que les autres hommes, ont le respect historique. Un vieux livre m'en impose plus qu'un neuf, je n'y puis rien. Je préfère les Essais de Montaigne au journal de Gide et Britannicus au Soulier de Satin. C'est qu'il n'y a pas de progrès dans l'art, et c'est une grande tentation de croire qu'il n'y en a pas dans les sciences. Avouons simplement que nos savants ne sont pas plus doués que ceux d'autrefois, mais qu'ils peuvent ajouter à la somme ancienne. Un musicien doit faire autre chose, puisque l'art ne se recommence jamais, un savant doit faire davantage, puisque la science se continue et n'est qu'une route sans fin où chaque génération trace son kilomètre.

Nous nous flattons ici, et peut-être un peu trop, d'avoir gardé la tradition de Quélet. C'est très bien, c'est un devoir pieux, et c'est quelque chose. Toutefois, je souhaite que le jour arrive où cette tradition ne sera plus qu'un élément de la tradition universelle. Car si la Mycologie comme toutes les sciences est la révélation ou la découverte d'une vérité — en l'espèce, la vérité sur les champignons — et la vérité par définition étant une, il faut bien que les diverses traditions soient toutes fausses sauf une, ou qu'elles soient toutes à la fois un peu fausses et un peu vraies. Quand nous aurons épluché les erreurs de chacune et fait un corps de leurs vérités particulières, nous aurons construit enfin la Tradition toute seule et toute nue sur laquelle nous pourrons nous appuyer sans arrière-pensée. Nous y appuyer pour repartir, évidemment, et quelle chance nous avons de nous occuper d'une science qui n'est jamais finie, puisque chaque fois qu'elle arrive quelque part, elle ne peut que mesurer ce qui lui reste à faire en continuant sur son élan, sur sa Tradition !

UN VRAI MYCOLOGUE

Pendant six mois, j'ai eu le privilège de voir à l'œuvre un Mycologue authentique. En effet, le D^r^ et M^me^ Huijsman sont venus s'installer dans mon village à la fin du mois d'avril et n'en sont repartis qu'à la mi-octobre. Installés dans une roulotte dernier cri, qui comportait tout ce qu'il fallait pour vivre, plus une bibliothèque et un laboratoire, ils ont mené là tous deux une

vie à la fois champêtre, hérémitique et savante. On les voyait un jour explorer ensemble un secteur de la forêt, et le lendemain, ils demeuraient enfermés dans leur coquille, lui penché sur son microscope ou prenant des notes et des descriptions, Madame l'aidant de son talent d'aquarelliste en représentant d'une façon parfaite toutes les espèces importantes rencontrées la veille. Puis, tous les soirs, c'était la cérémonie du séchoir. Le Docteur installait sur des grilles ses exemplaires dûment préparés, et mettait sous enveloppe ceux qui étaient secs, avec leur nom et leur numéro.

La simplicité apparente de cet emploi du temps ne doit tromper personne. Elle était le fruit d'une méthode sévère et d'une longue expérience. Ce n'est pas du jour au lendemain qu'on sait comment s'y prendre, et il faut sans doute s'être trompé souvent pour savoir tout ce qu'il faut faire sans aucun aléa. Mais cette méthode est extrêmement efficace. Quand durant toute une saison on se passionne uniquement pour les Champignons en s'interdisant héroïquement de penser à autre chose, quand jour après jour on a eu le temps de prospecter en tous sens un terrain prévu et reconnu d'avance, on fait des trouvailles impossibles au commun des mortels. On a toutes chances de ne rien laisser échapper, et on se familiarise tellement avec le terrain que le moindre spécimen aberrant saute aux yeux et fait éclater son originalité. C'est ainsi que le Dr Huijsman a réussi à repérer jour après jour des espèces presque inconnues, comme Lactarius cilicioides Neuhof, Lactarius glaucescens, Volvaria pubescentipes, Russula glaucophylla, pour ne citer que des choses spectaculaires. Mais de plus, aux environs immédiats de la roulotte, il a pu découvrir des Inocybes inédits, une Amanite sans doute nouvelle (mais oui, parfaitement! C'est une grosse vaginata d'un gris argenté, à peine striée sur la marge, à pied court et épaissi dans le haut, et — infandum! aurait dit Virgile — à spores ovales). Et ne parlons pas des Russules à quoi rien ne répond dans la littérature, des Cortinaires intempestifs, et des Rhodophylles sans caractères. La preuve est administrée une fois de plus qu'il suffit d'ouvrir les yeux, d'avoir le temps et de s'en donner la peine pour tomber à tout instant sur des nouveautés ou des raretés exceptionnelles.

Un tel exemple est un peu humiliant pour celui qui en est le témoin. Bien sûr, un tel dévouement à la Mycologie n'est pas à la portée de tout le monde, et parmi ceux qui pourraient, bien

peu en seraient capables. Il y faut un ensemble de circontances dont on n'est pas le maître. Et nous qui ne pouvons nous y adonner qu'à nos moments perdus et qui devons voler un peu de notre temps tous les jours pour seulement ne pas oublier ce que nous savons déjà, nous pouvons envier cette cure intégrale, et nous imaginons volontiers ce que nous aurions fait si tous les ans depuis toujours nous avions pu sans désemparer perfectionner nos connaissances sur le terrain, dans les livres et dans un laboratoire. Au lieu que nous rampons dans nos incertitudes perpétuelles, que nous nous laissons dépasser par la science des autres, et que la mycologie véritable nous distance de plus en plus.

La littérature! En fait, le Dr Huijsman en est assez sobre, et son artillerie de campagne est presque exclusivement composée par Kühner et Romagnesi — cette bible — par Moser, par les Inocybes de Heim, par les Lactaires de Neuhof et par les Russules de Schaeffer. Il nous plaît en passant que notre flore française soit devenue un instrument indispensable à tous ceux qui veulent mettre un nom sur ce qu'ils trouvent. Et si parfois on n'y arrive pas, ce n'est pas la faute des auteurs, mais celle de la nature, qui fournit plus d'espèces sur le terrain qu'il n'y en aura jamais dans les livres. Il se passera encore bien des années avant que la flore mycologique de l'Europe puisse être considérée comme terminée, si même on y arrive un jour. Nous venons de vivre la saison mycologique la plus déplorable qu'on ait jamais vue, et les trois quarts des espèces habituelles ne se sont pas montrées, découragées par la pluie et le froid. Néanmoins, on a pu dans cette pauvreté, (ou peut-être à cause d'elle) découvrir d'évidentes nouveautés, qui devront s'ajouter d'ici peu aux listes de notre savoir.

Et s'il m'est permis de parler des avantages personnels que j'ai retirés de cette fréquentation de tous les jours, je dirai qu'ils sont immenses. J'ai appris de cette façon à connaître une grande quantité d'espèces difficiles que je n'avais jamais différenciées de leurs voisines, je commence à voir un peu clair dans les Russules, par exemple, dans les Inocybes aussi, et j'ai pu mettre un nom sur un plus grand nombre encore d'espèces que je connaissais depuis toujours mais qui avaient toujours résisté victorieusement à tous mes efforts de détermination. Toutefois, le voisinage de tant de science m'a incité à la paresse. En effet, quand cette année j'ai trouvé un champignon difficile, au lieu d'essayer

de le déterminer moi-même, je me suis toutes les fois précipité chez le Dr Huijsman, en lui confiant l'exemplaire douteux, et le lendemain, j'avais la réponse. Pas toujours un nom, évidemment, mais j'étais encore plus fier quand je pouvais entendre que mon champignon ne correspondait à rien dans les flores classiques.

Mais le plus clair du profit dans cette aventure, c'est peut-être celui qu'on retire de conversations sans fin, au cours desquelles on échange ses idées et ses expériences. Le schéma en est toujours le même : « Avez-vous déjà trouvé telle espèce? — Je crois la connaître, et voici ses caractères. — Alors c'en est une autre, et voici son nom, car la mienne a telle particularité. » Ou bien on précise chacun de son côté et en termes alternés, comme les bergers de Théocrite, l'idée qu'on se fait de l'espèce, ou du genre, et on accède ainsi très vite aux plus hautes régions de la philosophie. Ou bien encore on se pose des devinettes. Si on a la chance de trouver une espèce rare dont par hasard on sait le nom, on la présente sans rien dire à l'autre, et on jouit de son embarras, à moins d'être vexé parce qu'il la connaît mieux que vous.

Au fond, ce fut une association à bénéfices réciproques, une sorte de symbiose intellectuelle, et nous y vîmes la preuve qu'il n'est si modeste mycologue qui ne puisse rendre quelques services au plus savant. Le Dr Huijsman, qui ne dispose en Hollande que de terrains peu variés (ce n'est pas de sa faute!) n'a pas eu l'occasion d'observer de près les faits écologiques qui semblent évidents aux amateurs de chez nous, et il s'est initié de la sorte à un aspect de la mycologie qui lui était un peu inconnu. Il sait maintenant aussi bien qu'un autre prévoir, étant donné un terrain, son exposition, les végétaux supérieurs qui le couvrent, quels champignons il aura chance d'y rencontrer. Bien plus, son attention étant aiguillée dans ce sens nouveau, il a déjà pu en tirer des conclusions qui nous avaient échappé. Par exemple, nous avons trouvé ensemble, à la mi-septembre, tous les Cortinaires de la stirpe largus, et Dieu sait s'il y en a! Eh bien, il a fallu le Dr Huijsman pour s'aviser que toutes ces formes indéterminables parce qu'on trouve entre elles tous les intermédiaires qu'on veut, sont sans doute, ou probablement, des formes écologiques de la même espèce selon qu'elle est liée à telle ou telle espèce d'arbre. On entrevoit à ce propos un champ tout nouveau qui s'ouvre devant la mycologie contemporaine, et dont l'ampleur est infinie. Imagine-t-on combien d'observations il faudra faire pour arriver à une certitude? Un exemple : supposons qu'un largus

sensu lato que nous appellerons A se trouve uniquement sous les charmes, et qu'un autre presque semblable que nous appellerons B ne se trouve que sous les chênes. Pour faire la preuve qu'il s'agit d'une ou de deux espèces, il faudra arriver à cultiver l'une et l'autre, faire adopter A par les chênes et B par les charmes, et voir si leurs différences résistent à cet adoption. En attendant, on ne peut que décrire ces formes différentes, mais d'une façon toute provisoire, et sans se prononcer sur leur valeur réelle. Il se peut du même coup que cet examen conduise en général à une conception de l'espèce en mycologie qui pour les espèces mycorhiziques au moins, si elle doit être plus solide et plus claire, troublerait quelque peu les idées reçues. L'examen en cours de Cantharellus cibarius pour savoir si cette espèce innocente est une ou six est du même ordre et de la même conséquence philosophique. Car on le voit bien, la mycologie n'est pas que la description pure et simple de ce qui existe, elle est forcément une interprétation des apparences que sont les espèces. Si bien que le vrai naturaliste sera celui qui sera capable de se tenir à mi-chemin entre l'abstraction totale et l'asservissement total à ce qu'on croit être la nature. Ou plutôt celui qui fera servir l'une à l'intelligence de l'autre. De cette façon, la mycologie, au lieu de n'être qu'une douce manie, devient une haute école de pensée.

Si ces quelques réflexions paraissent un peu moins oiseuses que celles dont je suis coutumier, c'est au Dr Huijsman que vous le devrez. Son passage ne m'a pas seulement appris beaucoup de choses, mais il m'a ouvert l'esprit et je me suis trouvé bien plus riche après son départ. Il paraît que les savants en général et les mycologues en particulier sont assez peu considérés en Hollande, parce que leur activité est trop peu lucrative. Ce sera notre honneur en France d'avoir surmonté ce point de vue utilitaire et d'avoir reconnu avec joie l'existence et la grandeur d'un mérite rare et raffiné. Docteur Huijsman, je vous le dis au nom de tous les mycologues français, vous êtes un grand mycologue et un grand homme. Vous avez bien mérité de notre science, et tant pis pour votre modestie!

UN LIVRE EXTRAORDINAIRE

Ce milieu du XX^e siècle, si décevant à tant d'égards, semble bien être la période la plus faste qu'ait connue la Mycologie. Les souvenirs des atlas de Lange et de Konrad et Maublanc, celui de la Flore de Kühner et Romagnesi et de celle de Heim lui demeureront attachés. C'est-à-dire que les livres que nous attendions depuis trente ans sont enfin venus et que nous disposons d'instruments de travail dont nos pères auraient à peine osé rêver. Et voici que vient de paraître un ouvrage qu'on peut sans exagérer qualifier de prodigieux : il a pour titre « Mushrooms, Russia and History », c'est-à-dire « les Champignons, la Russie et l'Histoire » (1).

Ce titre tout à fait surprenant recouvre un livre qui est bien le premier de son espèce, et qui inaugure une science nouvelle qu'on peut sans barbarisme appeler l'« Ethnomycologie », c'est-à-dire l'analyse des rapports entre les Champignons et les peuples dans leurs traditions, leurs habitudes culinaires, leurs littératures, leurs religions, leurs arts plastiques, leurs vocabulaires, leurs symbolismes et leur histoire. Les deux auteurs, M^me^ Valentina Pavlovna Wasson et M. R. Gordon Wasson ont ouvert un chemin inconnu et exploré des terres encore vierges, de celles que les anciens géographes meublaient sur leurs cartes, faute de mieux, de la fameuse inscription : « Hic sunt leones. » Ici il y a des lions !

Disons tout de suite que cet ouvrage se présente comme le plus beau livre d'art qui ait jamais été édité. Il est fait de deux volumes in-quarto, de deux cents seize pages chacun, reliés d'une superbe toile verte. Le papier est un lafuma fait à la main par les frères Magnani à Pescia, l'impression a été assurée par la maison Valdonega de Vérone, les planches en couleur ont été exécutées par Daniel Jacomet de Paris et celles en noir par les frères Alinari à Florence pour le compte des auteurs et du Pantheon Books de New-York.

Les planches en couleur sont presque toutes les reproductions au pochoir de vingt-six aquarelles de Jean-Henri Fabre, notre entomologiste, qui a déployé dans ces images inconnues le meilleur de son génie. Elles sont de plus reproduites avec une telle

(1) Valentina Pavlovna Wasson et R. Gordon Wasson. — *Muhrooms, Russia and History*, 2 vol. 31,5 × 23 cm., 436 p., 81 pl. hors-texte, color. et en noir, 26 fig. texte, Pantheon Books, New York, 1957.

perfection qu'on croit avoir sous les yeux non pas une reproduction, mais l'aquarelle elle-même. Je n'ai pas souvenir d'avoir vu, où que ce soit et même dans l'atlas de Boudier, d'aussi étonnantes icones. Quant aux autres illustrations, elles sont d'une telle variété qu'il est difficile d'en donner une idée. Il y en a en tout quatre-vingt deux hors texte, et vingt-sept dans le texte, plus une carte détachée qui indique les endroits de l'Amérique centrale où ont été découvertes les « Pierres-Champignons » auxquelles est réservé un chapitre de l'ouvrage. La plupart de ces illustrations sont des reproductions de tableaux de tous les temps et de toutes les écoles où se trouvent des Champignons, soit comme détails soit comme thème principal. D'autres sont des documents de toute nature, photographies, cartes ou plans destinés à éclaircir les récits ou les exposés des auteurs. L'ensemble de cette illustration, par son originalité et sa qualité exceptionnelle, donne l'impression du jamais vu et accable presque l'esprit par sa richesse et la quantité de notions nouvelles qu'il contraint d'acquérir.

M^me^ V. P. Wasson étant russe d'origine et médecin par surcroît, étudie dans un premier chapitre les rapports d'amitié qu'entretiennent les Russes avec les Champignons. Elle y explique comment, pour des raisons historiques, les Russes sont devenus les plus grands mycophages du monde, et comment la connaissance des Champignons a atteint chez eux, dans le peuple même, un niveau unique au monde. Au rebours, le deuxième chapitre recherche les origines de l'horreur panique éprouvée par les peuples anglo-saxons et occidentaux en général pour ces mêmes végétaux, mis à part les Italiens, les Provençaux, les Catalans et les Basques, qui les consomment depuis toujours. On demeure convaincu, à la fin de cet exposé, par l'infinité d'arguments historiques et linguistiques mis en avant par les auteurs. Pour les Anglais, l'idée de Champignon est toujours associée avec celle de crapaud, de serpent ou de diable. Le nom des Champignons en anglais n'est-il pas « toad-stool », c'est-à-dire tabouret de crapaud?

Suit un chapitre sur les Champignons et l'Histoire, où les auteurs expliquent comment, au cours des âges, les Slaves, chassés de leurs demeures par une suite ininterrompue de terribles invasions, se sont réfugiés dans leurs forêts impénétrables, et ont été amenés à s'y nourrir de Champignons, qui étaient ainsi pour eux un présent presque mystique de leur terre, sainte et nourricière.

Le chapitre consacré aux « Champignons pour meurtriers » est des plus curieux. On y voit rappeler un grand nombre d'empoisonnements plus ou moins criminels, et en particulier celui de l'empereur Claude. Les auteurs reprennent le problème à partir de tous les textes disponibles, et concluent avec beaucoup de vraisemblance que l'empoisonneuse Locuste, « conservée parmi les instruments du règne », comme le dit si bien Tacite, avait mêlé quelques Amanites phalloïdes à un plat d'Oronges. Voilà un point d'histoire définitivement éclairci, semble-t-il, et il fallait des mycologues et non des historiens pour en venir à bout. Mais des mycologues patients et curieux, capables de trouver tous les textes, de les confronter, de les critiquer, et d'en tirer de justes conséquences.

Le développement suivant est consacré aux rapports entre les Champignons et les crapauds dans le folklore anglo-saxon. Il semble bien que le mot anglais « Toad » (crapaud) soit du même radical que le gréco-latin *toxicum*, et que les Champignons étant régulièrement associés avec l'image de cet animal qui passait pour satanique et participait aux opérations de sorcellerie, cette association a fini par passer dans le subconscient de peuples entiers et leur faire éprouver à l'égard des Champignons une horreur préétablie et incurable. Mais les discussions linguistiques qui nourrissent ces chapitres là sont trop subtiles et trop suivies pour permettre un résumé. Disons seulement que n'importe quel homme normalement cultivé peut les suivre et en tirer pour son instruction personnelle le plus grand profit.

Puis vient l'analyse des usages qu'ont pu faire les primitifs des Champignons, soit comme nourriture, soit pour allumer le feu, soit comme excitants ou comme aphrodisiaques. On plonge là au tréfonds des mythes communs à l'humanité presque tout entière. On apprend ensuite quels rapports unissent dans beaucoup de langues les Champignons et les fruits de diverses Cucurbitacées, puisque dans bien des régions françaises, pour s'en tenir à notre domaine, les Champignons sont appelés potirons. Cette association étrange se retrouve jusque chez les peintres qui représentent souvent ces deux produits de la terre côte à côte dans leurs natures mortes. Ce n'est pas par hasard, car les cas sont trop nombreux, et il faut y voir un symbole de la fragilité et de la putrescibilité extrême des uns et des autres.

Les auteurs nous entraînent encore à leur suite dans tout l'Orient, Sibérie, Chine et Japon, pour y étudier les noms que

portent les Champignons dans ces divers territoires où l'on retrouve mystérieusement les mêmes radicaux phonétiques chez des peuples de langues absolument différentes. Ce qui suppose des échanges de vocabulaire antérieurs à toute connaissance historique.

Et saviez-vous que notre familier « mousseron » ne vient pas du tout de la mousse, comme on est tenté de le croire, mais bien du grec mykès, dont la forme latine est mucus, et qui désignait à la fois les Champignons et les choses visqueuses ou gluantes? L'argumentation phonétique semble bien sans réplique. Que l'auburon, notre vulgaire lactaire poivré, ne vient pas du latin albus, comme y inviterait l'apparence, mais se rattache au nom du nain Obéron, cher aux légendes germaniques? Que ce même auburon, dont le nom est en allemand Pfefferling nous a donné la locution « ne pas valoir un fifrelin? » dont on peut rapprocher cette autre : « ne pas valoir tripette », tripette étant le nom vulgaire des Clavaires? Les Truffes ont aussi leurs secrets, qui sont ici débrouillés. On apprend que la Truffe est un Champignon d'amour, et comme quoi son nom, à la suite de confusions innombrables, s'est appliqué, sous diverses formes à la pomme de terre dans beaucoup de pays. Et comme quoi aussi, par l'évolution de plusieurs métaphores, elle est à l'origine du nom de notre illustre Tartuffe. L'Amanite tue-mouches est à son tour passée au crible de la critique. On connaît sa toxicité, et surtout ses propriétés excitantes. Tous les témoignages et toutes les expériences sont ici confrontés, et une chose est sûre au moins, c'est que malgré la légende ce beau Champignon est incapable de tuer les mouches. Notons au passage que l'aquarelle de Fabre est la seule de toute la série qui ne soit pas fameuse, et même pas ressemblante. L'Amanite y est figurée avec une volve enveloppante que personne, que je sache, n'a jamais observée dans la nature.

Le deuxième volume est consacré, dans sa première moitié, aux Champignons sacrés et hallucinatoires de l'Amérique centrale. Les documents ici fournis sont tout à fait extraordinaires et de première main. En effet, on connaissait depuis longtemps l'existence de ces Champignons, mais on ne savait ni de quelles espèces il s'agissait, ni ce qu'étaient en réalité leurs effets. Les auteurs n'ont pas hésité, et ils sont partis pour le Mexique à la recherche de ces Cryptogames. Après bien des tribulations, ils les ont trouvés, et en outre, ils ont pu assister aux agapes sacrées au cours desquelles les Champignons sont consommés. Bien mieux,

il en ont consommé eux-mêmes, et ont pu en noter tous les effets par expérience personnelle. On plonge là au plus profond de la préhistoire et on contemple avec les auteurs des scènes proprement stupéfiantes, dont une de divination qui mettra à rude épreuve les lecteurs cartésiens ou positivistes. Ces chapitres-là sont une contribution de premier ordre et absolument originale à l'ethnologie, et le luxe de documents photographiques, artistiques et historiques qui les illustrent dépasse l'imagination. On y voit que les Champignons ont pu être divinisés, ou devenir les attributs principaux de quelques dieux, que de païens qu'ils étaient ils ont su se christianiser, et que leur carrière secrète n'est pas encore terminée. Quant aux espèces dont il s'agit, M. Roger Heim, qui a accompagné M. G. Wasson au Mexique en 1956, les a déterminées ou nommées, puis d'ailleurs cultivées, et les lecteurs de la Revue de Mycologie en auront la primeur.

La « Mycophobie » est ensuite étudiée par les auteurs avec un délicieux humour. On peut en effet se demander pourquoi certains peuples entretiennent avec les Champignons des relation intimes tandis que d'autres éprouvent à leur égard une horreur instinctive. Tout vient des associations d'idées dont ils sont l'objet, qui se glissent dans le subconscient des petits enfants sans même qu'ils le sachent et qui les marquent pour leur vie entière. Les exemples littéraires cités ici, presque tous pris dans la littérature anglaise, sont étranges et savoureux.

Un chapitre sur les Champignons dans l'art est bien instructif et s'éclaire de superbes reproductions de tableaux de toutes les époques. Un dernier chapitre sur les nomenclatures scientifique et non scientifique sera bien propre à humilier nombre de savants, qui, en nommant ces végétaux étranges, n'ont cessé, au début (et peut-être ensuite) de commettre des bévues et des confusions invraisemblables, qui font maintenant force de loi.

Mais ce n'est pas tout : un premier appendice étudie les Champignons dans Anna Karénine, un deuxième est la traduction commentée d'un texte d'Aksakov intitulé « Remarques et observations d'un chercheur de Champignons », un troisième reproduit « l'Hymne à la Morille » de Leuba. On trouve enfin un index des métaphores fongiques et des associations sémantiques qui les concernent, un index des noms de Champignons, et un index des noms d'auteurs et des références.

Ce compte rendu, déjà fort long, ne peut donner qu'une très faible idée de la richesse du livre. Elle est vraiment étourdis-

sante, et ne peut être mesurée à la première lecture. Bien mieux, une fois déchiffrés, ces deux volumes (écrits dans un anglais fort clair et à la portée de tout honnête homme), doivent être repris en revenant aux passages les plus significatifs, puis à d'autres, sans s'astreindre à une suite rigoureuse. En effet, il n'y a pas au long de l'ouvrage un plan rigoureux, et chaque chapitre forme un tout qui peut se lire indépendamment des autres. On a le sentiment d'une immense promenade à travers le monde, et pas seulement le monde d'aujourd'hui, mais dans un monde à tout jamais révolu dont les Champignons nous font entendre les échos encore vivants dans nos idées actuelles et dans notre langage. La Mycologie trouve ici des lettres de noblesse qu'elle n'avait pas encore.

L'ouvrage n'a été tiré qu'à cinq cent douze exemplaires, et les auteurs semblent craindre que le chiffre soit trop élevé pour les amateurs éventuels. Ils peuvent, je crois, se rassurer. Si les bibliophiles ont vent de cette réussite unique en son genre, beaucoup de gens qui ne savent pas l'anglais et qui ne connaissent rien aux Champignons l'achèteront les yeux fermés rien que pour sa beauté. Je n'ose pas dire qu'ils en feront une spéculation, mais je pense à l'atlas de Boudier, qui n'a pas au début trouvé les deux cents clients nécessaires, et qui maintenant vaut une fortune. Le livre des Wasson est déjà un trésor. Il fait partie de ces fruits inestimables que l'Esprit, qui souffle où il veut, nous dispense de temps en temps pour notre consolation et pour nous réconcilier avec notre espèce.

PEUT-ON ENSEIGNER LA MYCOLOGIE?

Quand j'étais enfant et que je ne savais pas faire un problème, ma grand-mère, qui était une femme de beaucoup de sens et d'énergie, me disait: «Rappelle-toi toujours, mon petit, que tu n'es pas le premier et que tout peut s'apprendre ». Cette maxime m'a bien aidé dans mes moments de découragement au cours de mes études, et finalement je m'en suis bien trouvé. Il est certain en effet qu'en principe n'importe qui peut apprendre n'importe quoi. Avec un cerveau en ordre, toute connaissance est accessible et celui qui saisit que deux et deux ne peuvent faire que quatre est mûr pour les plus hautes spéculations mathématiques. De même celui qui distingue une pomme de terre d'une betterave (ne sou-

riez pas, j'ai vu un Parisien s'en montrer incapable, et prendre du maïs pour des poireaux en pestant contre les paysans qui n'en envoyent que de nains au marché) a fait le premier pas en botanique, ce premier pas qui passe pour être le plus difficile. Et de même si vous ne confondez plus une Chanterelle avec une Vesse-de-loup, vous êtes sur la voie de la mycologie supérieure, et rien ne vous empêche d'aller plus loin.

Mais si tout peut s'apprendre en y mettant la peine et le temps qu'il faut, est-il aussi sûr que tout puisse s'enseigner? Je m'imagine professeur de Mycologie, et je me demande ce que je pourrais faire comprendre à mes élèves. Tout le nécessaire se trouve fort bien dans les livres. Qui veut pénétrer les arcanes de la classification des Agarics peut se contenter d'acheter la Flore de Kühner et Romagnesi et l'étudier à son aise. Qu'est-ce qu'un professeur pourrait bien y ajouter? Le chercheur trouvera là l'essentiel de ce qu'il doit savoir, et le reste viendra par surcroît. Il en est de même pour tout ce qui concerne l'anatomie, la cytologie, et toute l'intimité des Champignons. A moins d'avoir fait soi-même des recherches personnelles et originales, on ne peut que répéter ce que les autres ont déjà dit, et peut-être y ajouter quelquefois les résultats de sa propre expérience.

Pour le vulgaire, connaître les Champignons, c'est avant tout savoir trouver et distinguer à coup sûr quelques espèces comestibles sans risque de confusion avec celles qui ne le sont pas. Quand on a dépassé ce stade, on s'aperçoit que connaître les espèces n'est pas une simple vanité alimentaire et que la pénétration de certains genres — je pense aux Rhodophylles, aux Russules, aux Coprins — relève de ce qu'il y a de plus aigu dans notre intelligence. Mais comment enseigner à quelqu'un ces espèces? Des gens naïfs et en grand nombre m'ont demandé souvent de me suivre dans mes excursions, dans l'espoir d'avoir de quoi faire une omelette et d'apprendre quelque chose. En général ils ont eu leur omelette, mais ils n'ont rien appris du tout. On passe des heures à leur expliquer les différences essentielles entre quelques epèces caractéristiques, mais ceux qui n'ont pas l'esprit préparé ou tourné vers ces sortes de préoccupations oublient aussitôt ce qu'on leur a dit. Leur cerveau est un crible à trop grosses mailles pour nos vérités trop fines, qui passent toutes au travers.

Tous les enseignements en sont là. Un vieil universitaire m'assurait à la fin de sa carrière que le rendement de l'enseigne-

ment, dans les meilleures conditions qu'on puisse imaginer, ne dépassait pas deux pour cent. C'est vrai s'il s'agit de la substance matérielle de l'enseignement. Il suffit pour s'en convaincre de corriger des dissertations de baccalauréat, dans lesquelles on touche du doigt ce qui reste dans la mémoire des jeunes gens de tout ce qu'on y a versé durant quelques années scolaires. On s'en arracherait souvent les cheveux si peu à peu la sensibilité ne s'émoussait devant tant de sottises. L'excès n'émeut plus. Mais il est bien possible que l'enseignement soit tout autre chose. On s'imagine à tort enseigner quelques faits, et en réalité on s'enseigne soi-même. La valeur d'un enseignement se mesure non pas à la quantité de notions inculquées, car chaque professeur inculque les mêmes, mais bien à la personnalité du professeur. L'enseignant véritable est celui qui sait présenter sa marchandise avec assez de passion et de vie pour y rendre sensibles ses auditeurs. Au contraire, s'il la débite avec ennui et dans le sentiment d'accomplir une corvée, il transmettra son propre ennui à ses élèves qui n'apprendront rien de lui. Sans quoi l'enseignement pourrait très bien être mécanique et les professeurs seraient avantageusement remplacés par quelques images télévisées. Ce serait oublier qu'il n'y a pas d'enseignement sans présence réelle, et que cette présence n'est rien sans amitié. Autrement dit l'enseignement n'est pas une opération quantitative, mais bien un rapport humain qui, jusqu'à présent, ne peut être remplacé par rien d'autre.

Et la mycologie, dans cette affaire? Nous y sommes en plein. Elle jouit à peine d'un enseignement officiel, et son enseignement réel s'accomplit au petit bonheur et selon les occasions. Il ne se donne pas ex cathedra, mais au fur et à mesure des rencontres et des besoins. Il se présente comme un rapport très différent de ceux qu'on observe dans une classe par exemple. Dans une classe, c'est le professeur qui a l'initiative et son enseignement de nature collective tend toujours à s'imposer. Rencontrons-nous un de nos Maîtres, c'est tout le contraire qui se produit. L'initiative, c'est nous qui la prenons, il ne nous dit pas ce qu'il veut mais ce que nous voulons, il n'impose pas, il renseigne plus qu'il n'enseigne, et son questionneur sait d'avance les points sur lesquels il lui faudra le consulter. Car le Mycologue moyen mais conscient sait mieux que personne ce qui lui manque. Devant ses dieux, il ne fera pas de prières inutiles et s'en tiendra aux problèmes qui ne feront perdre de temps à personne. De plus le Maître imprègne

son auditeur de sa propre méthode, même sans le vouloir et sans le savoir. Toute connaissance a son style, et c'est ce style qui s'enseigne bien plus que la connaissance elle-même. Imaginez un homme qui connaîtrait les Russules selon Bataille, et un autre qui les connaîtrait selon Romagnesi, ce serait les mêmes Russules, et il n'y aurait pourtant rien de commun entre les deux connaissances.

De là vient l'utilité des congrès. Ces confrontations qui font le bonheur des humoristes et dont beaucoup de participants ne forment qu'un chœur muet et bien endenté sont irremplaçables. C'est là, dans l'intimité, qu'au détour d'un sentier dans la forêt ou entre la sole normande et le coq au vin on est à même d'entrevoir les raisons d'une phylogénie parce que celui qui les a découvertes y met le ton qu'il faut, ou bien celles d'une différence spécifique parce que la voix de l'observateur vaut mieux que ce qu'il a écrit dans un livre ou dans une revue.

Et ainsi la Mycologie me fait un peu penser à la science des druides qui, dit-on, était tellement sacrée que pour la défendre contre les profanes il était interdit de l'écrire et qu'elle se transmettait seulement de bouche à oreille et dans le plus grand secret. La mycologie n'a pas à se défendre contre les profanes, on sait du reste qu'ils n'iront pas s'y frotter, les pauvres. Mais elle est inexplicable sans toute cette partie orale de son enseignement, enseignement parfaitement original puisqu'il ne touche que les volontaires, et d'une telle nature qu'il permet à ceux qui en bénéficient de former au long des âges une chaîne continue de savoir et de belle méthode.

Supposez qu'un jour, à la suite de quelque cataclysme, tous les mycologues vivants soient détruits. Si dans la génération suivante des esprits curieux veulent se remettre aux champignons, ils devront tâtonner pendant des années pour posséder à nouveau, malgré tous nos livres, les éléments de notre science qui nous paraissent actuellement les plus évidents. C'est pourquoi notre rôle n'est pas négligeable. En recevant l'enseignement des plus forts et en répandant autour de nous le peu que nous savons, nous assurons une superbe continuité dans le domaine restreint, peut-être, mais nécessaire de l'esprit. *Fungi discuntur, docetur mycologia.....*

INOCYBES ET CIVILISATION

Quand j'installe mon microscope sur la table de la cuisine — c'est mon laboratoire — et que je me flanque d'une part de Heim et de Kühner et d'autre part de Konrad et de Lange, le diagnostic de ma famille est immédiat et infaillible : « Il redétermine des Inocybes ! » Et c'est vrai, car il faut en arriver là. Une fois qu'on a épuisé le charme des Champignons qui se déterminent à l'œil nu, on doit s'occuper des autres sous peine de s'endormir, et ce serait dommage. On se lance ainsi dans la mycologie pure, et on paraît sans excuse au vulgaire. On peut en effet se demander quel besoin on éprouve de distinguer ces formes fongiques si semblables les unes aux autres, si voisines, si insignifiantes d'aspect, si rebelles à la détermination.

Et rebelles, les Inocybes le sont réellement. Il est facile de voir d'abord s'ils ont les spores lisses ou bossues, mais une fois faite cette première distinction, les pièges commencent. Les flores vous demandent s'ils ont des cystides. Vous faites trois ou quatre coupes successives et n'en voyez pas une. Vous décidez donc qu'ils n'en ont pas. Vous cherchez dans la série des acystidiés, et vous ne trouvez rien qui approche de votre exemplaire. Désespéré, vous refaites une coupe, et vous en découvrez une. Vous aviez donc mal vu ou mal coupé, et vous vous aiguillez sur l'autre voie. Avec un peu de chance, vous en viendrez alors, après avoir soupesé et subordonné tous les caractères, à hésiter entre trois ou quatre noms, c'est-à-dire que vous aurez découvert la « stirpe », comme dit si bien Heim, à laquelle appartient votre espèce. Mais justement, ces stirpes sont infernales, car elles se composent d'une chaîne ininterrompue de formes presque semblables, et bien plus nombreuses dans la nature que dans les livres. Aussi tombez-vous régulièrement sur une forme qu'il faut placer entre celles qui ont été déjà recensées et nommées. Que ceux qui n'ont jamais « nagé » dans le groupe cincinnata me jettent la première pierre !

Il y a tout de même quelques espèces confortables. Il suffit d'avoir vu une fois piriodora, atripes, terrigena, Bongardi ou jurana pour les reconnaître. Mais je voudrais compter combien de fois j'ai déjà déterminé Friesii sans me douter plus la dixième que la première que c'était lui. Je ne sais pourquoi, je n'arrive pas à me mettre sa figure dans la mémoire, alors que d'autres bien plus

difficiles me sont devenus tout de suite familiers. Rien n'excite autant ma rancune, si ce n'est les Cortinaires Myxacium, que je connais tous ou à peu près, mais qui changent tellement de nom d'un livre à l'autre que je n'ose plus les baptiser. C'est à se demander si dans un cas pareil, il ne vaudrait pas mieux, pour le groupe tout entier, supprimer totalement la nomenclature existante et en inventer une nouvelle.

Et je me suis posé la question de savoir s'il valait la peine de déterminer des végétaux aussi instables et changeants. Un philosophe pourrait soutenir que c'est une grande vanité et une pure perte de temps. Un théologien y verrait sans doute de l'idolâtrie, et je sais des gens pleins de bienveillance qui admettent cette forme de la Science comme une folie douce qu'il faut savoir supporter chez autrui. Mais en y regardant de plus près, je suis tombé sur une vérité bien évidente. Il est certainement inutile que tous nos contemporains connaissent tous les Inocybes ou passent des heures entre leurs livres et leurs objectifs à essayer d'en savoir les noms. La chose même est inimaginable et paraît absurde. Mais il est excellent pour l'humanité qu'il y ait des hommes pour s'occuper des Inocybes. Ainsi, je ne suis pas entomologiste et ne connais pas plus de douze coléoptères en tout. Mais je suis rassuré du fait que j'ai des amis qui les connaissent très bien et que je peux me reposer sur leur savoir. Il en est de même de toutes les spécialités qui ne sont pas les miennes. A supposer que personne ne connaisse les coléoptères, il y aurait là une lacune insupportable pour mon esprit, un véritable scandale intellectuel auquel je ne pourrais pas m'habituer. Nous vivons tous sur la confiance que nous accordons dans tous les domaines à ceux qui en sont les maîtres et qui nous permettent de n'en rien savoir.

C'est pourquoi le titre de naturaliste me semble d'une si éminente noblesse : j'oserais dire que nous sommes la conscience de la Création, et que sans nous le monde perdrait ses dimensions et sa profondeur. Il est absolument nécessaire qu'il y ait sur la terre deux douzaines d'individus qui se donnent la peine de connaître les Inocybes à la place de tous ceux qui ne savent même pas qu'ils existent. Il y a des moines qui se retirent du siècle pour adresser à Dieu sans cesse toutes les prières que les autres négligent. Notre rôle est du même ordre, et aussi important.

Et puis l'autre jour, il m'est venu à l'esprit, en ruminant au milieu de mon attirail sur Godeyi et Patouillardi, que pour

déterminer à peu près un Inocybe, il fallait une petite fortune, deux cents mille francs au moins de littérature et d'optique. Est-il possible que le nom d'un Champignon si humble revienne si cher? Un nom qui ne sert à rien et dont personne ne se soucie? Il ne faut qu'un vulgaire catalogue pour savoir ce qu'est un timbre qui vaut vingt millions.

Mais à voir mieux les choses, c'est très bon marché. En effet, la définition claire et distincte d'un Inocybe et sa séparation d'avec les espèces voisines, c'est un effort admirable de ce qu'il y a de plus fin dans notre civilisation occidentale, et pour y arriver, il a fallu l'application et le travail de plusieurs générations de chercheurs qui y ont dépensé une somme incroyable de génie et de patience. Quand on achète à un prix apparemment exorbitant un atlas indispensable, en fait on paye pour presque rien les résultats des efforts de trois siècles, on paye l'imprimeur, on paye les techniques de gravure les plus exquises qui ont été inventées pour nous. Le sacrifice n'est pas trop grand au prix des satisfactions qu'il procure, et la preuve, c'est que les bons atlas sont souvent épuisés avant leur édition. Il est réconfortant de penser qu'il y a dans le monde tant de gens qui veulent savoir pour le plaisir de savoir et de comprendre, et qui sont prêts à donner leur dernière chemise pour y réussir.

Non, déterminer un Inocybe n'est pas une vanité. C'est une occupation presque sacrée et qui mérite un grand respect. Si on voulait mesurer ce que nous autres Européens avons apporté de plus précieux aux autres peuples, ce serait sans doute cet ordre superbe que nous avons mis dans le monde vivant, ordre tel que le monde entier a été obligé de s'y soumettre de bonne grâce comme devant une indiscutable nécessité. Nous avons rendu intelligible ce chaos dans lequel il n'y a pas de détails, et où les plus minimes créatures ont autant d'importance que les éléphants ou les cachalots. Les Inocybes sont peu de chose, mais la connaissance des Inocybes est une grande chose. Elle exige un esprit d'aventure, d'audace intellectuelle et de soumission à la Vie qui n'est pas loin d'être une vertu, grâce à quoi nous ne sommes tout de même pas des barbares.

LES HETRAIES DU SUNDGAU

Pour les Français qui ignorent la géographie, s'il en reste, le Sundgau est constitué par un terroir de l'extrême sud de l'Alsace, qui s'étend du Rhin aux Vosges au-dessous de Mulhouse, et se trouve limité par la Suisse à l'est et par le Territoire de Belfort au sud. Pays étrange, et d'une originalité unique. Toutes les terres y sont d'alluvions de tous les âges et de toutes les origines, les unes venues des Alpes avec le Rhin, les autres des Vosges avec les derniers glaciers, d'autres encore apportées par les vents, et c'est un lœss admirablement fertile. Tout ce qui peut être cultivé l'est encore, et souvent à grand-peine, et ce qui ne peut pas l'être — cailloutis ou argiles acides — a été laissé à la forêt. Et maintenant passons aux choses sérieuses.

La terre de ces forêts étant partout profonde et le climat suffisamment humide, presque toutes, si on les laisse faire, arrivent à former des hêtraies exclusives et de toute beauté, au moins pour les yeux. Les forestiers aimeraient en effet mieux voir autre chose que ces troncs de 20 mètres de haut, mais trop minces, et dont l'écoulement devient de plus en plus difficile. Mais quelle beauté que ces futaies! Le sol en est immaculé comme si on l'avait balayé, et rien ne vient déranger le tapis de feuilles mortes. Pas une herbe, pas un buisson, et c'est à peine si au printemps on voit fleurir aux lisières quelques anémones ou quelques primevères. Ailleurs l'ombre est si complète sous la voûte des branches que toutes les autres espèces ont renoncé, quittes à se venger quand par hasard on fait ici ou là une coupe blanche. Alors des graines qui attendaient depuis un siècle peut-être explosent, et le sol est bientôt couvert d'un fouillis inextricable de carex, de chardons, de ronces, parmi lesquels percent bientôt des milliers de jeunes frênes, d'érables, de cerisiers, qui reconstitueront la forêt. Là où la guerre a passé, et elle y a passé en 1914 et en 1944, c'est une curiosité de voir comment la forêt détruite se refait à partir du néant, et ces coins dévastés sont là comme des démonstrations de ce que peut faire la nature, et aussi pour ôter à la futaie trop régulière un peu de son uniformité.

Cette uniformité a quelque chose d'accablant à la longue. Quand on s'est promené pendant deux heures sans rien voir que des hêtres, quelle que soit leur élégance, quelle que soit la variété des sites, on éprouve une sensation d'impatience, que vient

rompre heureusement le moindre chêne, ou mieux quelques mélèzes du Tyrol, plantés là il y a un siècle, et qui y ont prospéré d'une façon admirable.

Enfin et surtout, il y a les Champignons. Je ne sais s'il reste en France d'autres forêts où on puisse en trouver une telle abondance. C'est que les Alsaciens dans leur immense majorité sont encore mycophobes, et récoltent à peine quelques espèces comme les Chanterelles ou les Cèpes, et sans aucune passion. De sorte que les forêts ne sont pas écrasées et stérilisées par des régiments de barbares qui veulent récolter tout ce qui peut se manger. On pourrait à la saison venir avec des voitures pour ramasser les pieds bleus, les nébuleux, les grandes clavaires, les grandes psalliotes, les coprins, les lyophylles agrégés, les hygrophores des poètes, les tricholomes colombettes quand il y a des chênes, et je m'arrête, car on ne pourrait pas s'arrêter. Evoquons quand même les tapis de trompettes de la mort, et par places les grandes lépiotes qui foisonnent et se repèrent à d'énormes distances.

Mais pour les mycologues, tout cela est bien banal. Il y a mieux. Le sol de ces forêts est si acide que les bactéries y sont sans doute très rares, de sorte que les débris végétaux qui s'y trouvent, au lieu de disparaître peu à peu, comme il est de règle d'habitude et surtout en terrain calcaire, peuvent attendre des années avant d'être digérés et de retourner à l'humus originel. Ainsi, dans des coupes qui ont été faites en 1920 — on peut les dater avec exactitude, car c'étaient des forêts mitraillées et qui ont dû être rasées pour pouvoir se régénérer — la plupart des souches y sont encore, c'est-à-dire qu'elles ont supporté près de quarante ans sans se dissoudre, et on peut constater le même phénomène dans toutes ces forêts. On est frappé, dès qu'on y entre, par le nombre étonnant de souches visibles, dans des endroits où manifestement on n'a pas fait de coupe depuis fort longtemps.

Il en est de même pour les feuilles mortes. Dans les forêts calcaires de la Franche-Comté voisine, on ne voit guère que les feuilles de l'année précédente, et encore. Dans les bois de charmes par exemple, le sol est toujours nu, tant les feuilles de charme se décomposent rapidement. Mais ici, en terrain plat, la couche des feuilles mortes atteint régulièrement 15 cm., et souvent davantage, comme si rien ne venait réduire leur volume. Il est vrai que les feuilles de hêtre sont les plus coriaces de toutes, mais nulle part elles ne se montrent aussi résistantes.

Les conséquences mycologiques de cet état de choses sont extraordinaires. Comme ces souches et ces feuilles sont infiniment plus durables qu'ailleurs, elles ont bien plus le temps de devenir le réceptacle de tous les Champignons dont elles sont l'habitat naturel. Et je me rappellerai toujours ma stupéfaction, quand pour la première fois au mois d'octobre j'ai pénétré dans la première forêt venue. J'ai été immédiatement submergé par le nombre des espèces de Marasmes foliicoles, de Mycènes, de Clitocybes, de petites Lépiotes, tous Champignons qui aiment les feuilles ou leur terreau. Et puis par le nombre aussi impressionnant de tous les Champignons lignicoles, Pholiotes, Strophaires, Pleurotes, Pluteus, Dryodons, Hypholomes, et Polypores de toutes sortes.

Ces forêts semblent être le conservatoire naturel de toutes ces espèces-là, et en cherchant bien, il n'en est sans doute pas une qu'on ne finisse par y trouver. Je songe par exemple aux Pluteus. J'en ai plus vu en une seule saison dans le Sundgau que dans tout le reste de ma carrière mycologique. Dès le printemps, on les voit conteller les souches mortes et surtout les vieux arbres pourris et écroulés quand il s'en trouve. Quiconque voudrait se spécialiser dans l'un quelconque de ces genres épixyles devrait venir faire un ou deux stages dans cette région qui en est le paradis.

Non que le reste manque. Les Cortinaires aussi surabondent, et les plus beaux. Moins abondants que sur le calcaire, ils présentent une série de magnifiques Scauri, et des Inoloma plantureux et difficiles. Les Tricholomes sont également bien représentés. J'ai même découvert, en pleine hêtraie de plaine, des cercles superbes de Tricholoma pardinum Q., en exemplaires très vigoureux, et qui ne diffèrent de ceux de la montagne et des sapins que par le fait qu'ils sont dans le jeune âge hérissés de grosses gouttes d'eau qui brillent comme des perles.

Une autre particularité encore. Là où la guerre a laissé ses traces, c'est souvent sous forme d'abris en ciment, qui forment dans ces forêts acides les seuls îlots calcaires. Hé bien, les Morilles l'ont su sans doute, car fréquemment on en fait autour de ces vestiges des récoltes abondantes, alors qu'on en chercherait en vain dans la forêt normale. Quant aux Coprins chevelus, c'est sur le parcours des tranchées de la dernière guerre qu'il faut les chercher. Les soldats qui les ont creusées ont coupé ce faisant des milliers de racines, qui se sont trouvées

ensuite enfouies dans la terre, et elles sont devenues le réceptacle de milliers de coprins, qui offrent dans les bonnes stations un tableau saisissant à la fin du mois d'octobre, presque toujours accompagnés de Tricholoma (Lyophyllum) cinerascens, et d'Hypholoma hydrophilum en touffes monstrueuses.

Et personne pour jeter le moindre coup d'œil sur ces merveilles, sinon les chevreuils que vous dérangez dans leurs rêveries, les lièvres qui vous déboulent sous les pieds, et les faisans qui vous font sursauter en s'envolant devant vous dans un froissement d'ailes indignées. De mycologues, point. La haute Alsace n'en produit pas, et aucune vocation ne s'annonce malgré le terrain propice et pour ainsi dire vierge. Ah si on avait le temps! S'il ne fallait pas gagner sa vie! Si on pouvait une bonne fois explorer cet eldorado jusqu'à la satiété, en faire l'inventaire, et définir réellement ses particularités! Mais tout le monde sait que ces recherches là n'ont aucun prestige parce qu'elles ne rapportent rien et qu'elles ne peuvent tuer personne. Alors ce n'est pas la peine.

Et puis, tout près d'ici, il y a encore une autre sorte de forêt dont il faudra bien parler un jour : le type en est celle de la Hardt. Forêt d'apparence misérable, établie sur les sables du Rhin, faite de chênes rabougris et tortueux, et tapissée d'un muguet qui attire au mois de mai des foules invraisemblables. Tous les gens que j'avais consultés sur la possibilité d'y trouver des Champignons m'ont ri au nez. Comment trouver des Champignons sur un sol qui ne contient pas de terre et qui n'est fait que de grossiers cailloux? De fait, quand on pénètre dans la Hardt, on se dit que des Champignons seraient fous d'y croître, et il est rare qu'on en voie, parce qu'il faut que la saison s'y prête. Deux jours de beau temps, et le sol est aussi sec que le Sahara. Mais jouit-on d'une bonne période pluvieuse, et il y a là autant de Champignons qu'ailleurs, et des plus rares. Je n'ai guère eu l'occasion d'y herboriser. Cependant, un jour de juin, avec le Dr Huijsman, nous y avons récolté des masses d'espèces qui ne se montrent dans les autres bois qu'au mois de septembre. Là, elles profitent sans doute de la moindre pluie. En particulier, nous y avons vu plusieurs Phlegmacium tout à fait inattendus, et çà et là bien des petites choses énigmatiques. Des Inocybes à faire frémir, et tout ce que j'ai oublié. Ainsi des Pluteolus, qu'on ne voit jamais dans le reste du pays, dans cette Hardt se montraient un peu partout. Et il y aurait aussi les

forêts marécageuses des bords du Rhin, où Quélet s'était aventuré malgré les moustiques, et où il avait récolté le Lentinus suavissimus. Mais avec les grands travaux actuels, ces forêts là ne seront bientôt plus que des souvenirs. Les exigences électriques les auront détruites sans remède, et c'est dommage. Comme ces bords du Rhin devaient être beaux au siècle dernier, avant que le fleuve sauvage n'ait été encaissé sur tout son parcours! C'était un fouillis impénétrable, un petit univers amphibie, une miniature d'Amazonie en pays tempéré, une manière de Camargue continentale avec sa faune et sa flore, son étrangeté attirante et dangereuse, sa parfaite inutilité. Rassurez-vous, ce scandale est terminé, les rives sont asséchées, les marécages disparaissent les uns après les autres, les rivières aussi, les cigognes s'en vont et ne reviennent plus, la région se civilise merveilleusement. C'est encore quand même le royaume des Champignons de prairies. Elles sont toutes tachetées de cercles immenses, car rien ne les arrête dans leur développement. Et certaines années, m'a-t-on dit, car je ne l'ai pas vu moi-même, les champs en automne, dans ce pays de sable, se hérissent de Lepiota procera à perte de vue.

Je ne voulais parler que de la hêtraie, et j'ai débordé de mon sujet, contre toutes les lois de la rhétorique. Mais je crois qu'on me pardonnera d'avoir présenté au public pensant ces forêts si merveilleuses, et qui ne ressemblent à aucunes autres. Au fait, y a-t-il une forêt qui ressemble à une autre? Toutes celles que je connais ont leur personnalité, leur physionomie, et je les reconnaîtrais entre mille. Je réussis à éprouver de l'amitié pour une forêt. C'est une chose ridicule à dire, mais je ne puis exprimer autrement le sentiment qu'elles m'inspirent, et les forêts du Sundgau m'inspirent une amitié plus respectueuse que beaucoup d'autres. Je comprends que de vieux peuples aient fait de la hêtraie un temple, car elle semble respirer la magie et la grandeur. Pour un mycologue, elle est le plus beau décor qu'il puisse rêver, et le plus riche peut-être, pour l'exercice de sa vocation. Elle est son laboratoire vivant, son refuge, son milieu, ses délices, et tant pis pour ceux qui n'y comprennent rien.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 1

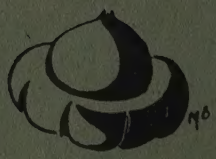
*
**

Le mycélium, cet inconnu 3
Les espèces-fantômes 7
Un événement 10
Y a-t-il trois Mycologies? 13
A propos d'un beau livre 17
Palinodie 20
Une science pas comme les autres 23
Agaricus campester 27
Lettre ouverte à Monsieur Jules Favre 30
A vol d'oiseau 33
Réalités 37
L'idée de genre 41
Autour d'une flore 44
Un doute désagréable 48
Lectures saisonnières 51
Petites considérations sur l'accélération des sciences 54
Les Anciens n'avaient pas tous les torts 58
Plaisir aux Inocybes 62
Variations sur l'idée d'espèce 65
La tradition 68
Un vrai Mycologue 71
Un livre extraordinaire 76
Peut-on enseigner la Mycologie? 81
Inocybes et civilisation 85
Les hêtraies du Sundgau 88

*
**

Table des matières 93

IMP. MONNOYER LE MANS



Prix

France ..... 500 fr.
Etranger ..... 600 fr.